

PRESENTATION DE CARLOS MARIA FEDERICI	P. 4
L'AGENT DOUBLE ("Un ladrón")	P. 5
L'ANGE GARDIEN ("El sol de su sonrisa, las estrellas de sus ojos")	P. 10
GLORIA IN EXCELSIS DEO... ("El día de Gloria")	P. 14
AVOIR DU CHIEN ET ETRE AU PARFUM ("Mire el perro, sarge!")	P. 25
SECRET DE POLICHINELLE ("Polichinela")	P. 41
DINKENSTEIN (BD)	P. 47
LE GRAIN DE SABLE... ("El señor Treum")	P. 55
CHAISE MUSICALE ("Tercer grado")	P. 64
UNE ARME A DOUBLE TRANCHANT ("El segundo hilo también mata")	P. 71
DURS A LA DETENTE ("Resorte")	P. 77
DE FIL EN AIGUILLES... ("El secreto")	P. 83
POUR UN BOL D'AIR PUR... ("Lacrimogeno")	P. 90
LA DERNIERE SCENE ("Sherwood del Hoyporhoy")	P. 95

Origine des illustrations:

- Couverture, PP. 63 et 82: proviennent du roman "Nick Carter se divierte mientras el lector es asesinado y yo agonizo - Nick Carter s'amuse pendant que le lecteur est assassiné et que j'agonise", de Jorge Varlotta.
- PP. 24 et 94: extraites de "La orilla roja - le rivage rouge", de Carlos Maria Federici, reparu en feuilleton, cette année.
- Les autres illustrations ont été réalisées spécialement pour ce volume.

"IDES...ET AUTRES" N°17 (DECEMBRE 1976)

ANTHOLOGIE PERMANENTE DES "PARALITTERATURES" DU MONDE

COORDINATEUR: Goorden Bernard
B. P. 33 - Uccle 4
1180.Bruxelles.

EDITEUR RESPONSABLE: EDITIONS "RECTO-VERSO", A. S. B. L.
Rue Lesbroussart, 41
1180.Bruxelles
Tél.: 649.65.25

COPYRIGHT: les droits sur les textes, illustrations et traductions demeurent l'exclusive propriété de leurs auteurs.
Pour toute reproduction en langue française de la bande dessinée "Dinkenstein": © B. Goorden.

COLLABORATIONS: Michèle Boriau
Jeanne Francis
Michel Thirionet
André Berleur
Joseph Vanden Borre

TRADUCTIONS: Ingrid Van Reijssen-Godard
Rosy Paolillo
San Tewen
Bernard Goorden
Jean-Pierre Vuylsteke
Christian Balliu

Nous remercions en outre de leur aide précieuse:

- M. Yves Ramaekers, de la Direction Générale de la Jeunesse et des Loisirs du Ministère de la Culture Française, ainsi que le Service de l'Animation et de la Diffusion Culturelles (Secteur des Organisations d'Education Permanente) du Ministère de la Culture Française;
- la Commission Française de la Culture et de l'Agglomération de Bruxelles.
- le "Service Offset", 35 rue Lesbroussart à 1050.Bruxelles.

CORRESPONDANTS: République Démocratique Allemande, République Fédérale d'Allemagne, Argentine, Brésil, Canada, Chili, Colombie, Danemark, Espagne, France, Guatemala, Hongrie, Italie, Mexique, Nicaragua, Pays-Bas, Pérou, Pologne, Portugal, Roumanie, Suède, Suisse, Union Soviétique, Uruguay, Vénézuéla, ...

NAISSANCE D'UNE NOUVELLE MAISON D'EDITION PAS COMME LES AUTRES : LES EDITIONS RECTO-VERSO.

Entre la création littéraire abstraite se présentant généralement sous forme de manuscrit et l'Edition Commerciale, c'est le néant. Peu de possibilités d'essais sont offertes aux jeunes auteurs. Dans le monde de l'Edition qui est aussi devenu celui des affaires, on ne prend pas de risques ! Un groupe de jeunes a donc décidé de réaliser ce que tous les jeunes auteurs attendent, à savoir une maison d'édition ouverte, prête à accorder des possibilités de réalisation et de diffusion, sans présélection arbitraire, laissant aux lecteurs le privilège de décider si les oeuvres publiées sont valables et leurs auteurs à encourager.

Il s'agit donc d'un véritable banc d'essai, d'une école, lieu de confrontations et d'échanges où l'on peut espérer voir se révéler des talents prometteurs.

Dirigée et animée par Bernard Goorden, entouré d'une équipe de jeunes dont le dynamisme n'est pas la moindre qualité, cette nouvelle maison d'édition crée diverses collections : "anthologies de l'imaginaire", "premières oeuvres poétiques", "essais", "études et simulations historiques", "BD & SF". Les dessinateurs y trouveront également un moyen de diffusion.

Deux collections qui s'exprimaient sous forme artisanale : "IDES...et AUTRES" (B.Goorden) et "GETTYSBURG" (J.Vanden Borre) sont les premières réalisations de cette jeune équipe .

Les EDITIONS RECTO-VERSO invitent tous les jeunes ou nouveaux auteurs à se manifester, en espérant qu'ils y trouveront enfin les moyens de s'exprimer sans contraintes morales, politiques ou financières.

Michel THIRIONET
Président

EDITIONS RECTO-VERSO asbl
rue Lesbroussart, 41
1050 - BRUXELLES
Tél. 649.65.25

PRESENTATION DE L'AUTEUR.

CARLOS MARIA FEDERICI est né à Montevideo (Uruguay) en 1941. Il est en fait un auteur autant prolifique que polyvalent. Il collectionne les prix littéraires en Amérique Latine dans ses divers domaines de prédilection: il passe allègrement du genre policier aux "comics", de la SF au fantastique. Il excelle notamment dans le récit court et supporte avantageusement la comparaison avec Fredric Brown.

Il compte à son actif d'excellents romans policiers: "La orilla roja" (1972; repris en feuilleton par le journal local "EL DIARIO", début '76), "Mi trabajo es el crimen" (1974) et "Dos caras para un crimen" (1975; son détective Barry Coal y évolue; il a été écrit sous le pseudonyme de Charles Fedson). Il a écrit de nombreuses nouvelles policières, dont le présent recueil est un échantillonnage assez représentatif. Nous vous avons présenté au sein de "La nouvelle policière latino-américaine" ce chef-d'oeuvre local qu'est "Le policier et le divan". Il faut souligner qu'il se caractérise, dans ce genre, par une grande psychologie des personnages et un humour empreint d'ironie qu'il emploie à dépeindre une grande fresque sociale, trop peu centrée parfois sur la seule Amérique Latine.

Nous lui sommes également redevables de nouvelles, marquées d'une personnalité certaine, dans le domaine de la SF: "Premiers soins" -publiée dans le N°3 de cette collection-, "accidente de ruta" -sélectionnée pour une anthologie de la SF d'Amérique Latine, "Nouveau Monde, mondes nouveaux"-, et "el nexo de Maeterlinck" -incluse dans une anthologie de SF en Suède, compilée par Sam Lundwall.

Dans d'autres domaines, sa nouvelle "final de película" (1970 -sur la guerre du Vietnam) et des romans comme "Juan decis?" (1971 -écrit en collaboration) ou "Goddeus" (1974 -"Los ejecutivos de Dios") ont assurément contribué à asseoir sa renommée.

Soulignons enfin ses talents de dessinateur et d'illustrateur, un peu trop influencés peut-être par la mode anglo-saxonne mais néanmoins admirables.

B. GOORDEN

L'AGENT DOUBLE.

C'est le voleur lui-même qui m'a raconté l'histoire, dans un sale petit bistrot de Montmartre, en brandissant une bouteille de Pernod, que j'avais payée et qu'il avait consommée au fur et à mesure qu'il parlait.

Tandis que le niveau du pastis baissait, nos quatre yeux brillaient de plus en plus; mais pour des raisons différentes. Son récit constituait pour moi, journaliste, une bombe et me mettait l'eau à la bouche.

L'audace avec laquelle il avait perpétré le vol, la vivacité avec laquelle il avait entrevu et saisi l'occasion -même s'il ne s'en rendait pas bien compte-, me coupèrent littéralement le souffle.

Il avait, tout d'abord, -il l'avoua humblement- eu recours à sa qualité officielle et insoupçonnable. Il avait ensuite profité de la candeur des uns et de la peur des autres; et c'est ainsi qu'il commit le vol parfait, et que la police ne put jamais le pincer. Et le comble, c'est que, tout au long de ce coup de force, il avait agi de la façon la plus simple qu'on puisse imaginer...

Je me rappelle l'ironie amère de ses yeux injectés de sang, tandis qu'il me racontait tout, trois ans après les faits, dans ce bistrot crasseux de Montmartre.

L'agent Gorliño (1), qui était de faction à l'entrée de la Compagnie de Finances GOLDFINGER, tapota des pieds sur les pavés froids et se frotta désespérément des mains bleuies.

-Quelle nuit de chien!

Gorliño était là de faction, tous les jours, du crépuscule jusqu'à trois heures du matin, et ce, depuis qu'une tentative de vol par escalade avait eu lieu six semaines plus tôt. Il fallait que cela se produise au plus cru de l'hiver! Il pesta, accomplit quelques petits sauts sur place puis émit un son bruyant en sentant la perverse morsure de cet air nocturne.

-Et à quoi rime tout ça? Il ne se passe plus rien à présent!

(1) Les noms des personnages ont été changés, afin de ne pas porter préjudice à des personnes innocentes impliquées dans l'affaire.

Mais quelque chose allait se produire cette nuit-là, agent Gorliño. Et toute la presse du pays allait faire beaucoup de foin autour de ses insolites conséquences. Et la Police de la ville de Montevideo -dont tu es un éminent représentant- devait mettre en branle toutes les ressources en son pouvoir pour donner la chasse au voleur... mais ses efforts devaient être voués à l'inutilité la plus crasse: la justice criminelle ne devait jamais inculper ce voleur.

L'homme se pointa vers vingt et une heures trente. L'agent le regarda non sans étonnement: sa présence était des plus insolites à une telle heure. C'était Lupioni, un des comptables de l'entreprise. Gorliño était habitué à le voir sortir tous les soirs à dix-huit trente précises et à se voir gratifié d'un mielleux "Bonsoir, monsieur l'agent", auquel il ripostait par un geste de salut, en portant deux doigts à son képi. Le type ne plaisait pas à Gorliño; rien ne lui plaisait, d'ailleurs. Il avait une petite manière pétulante de balancer sa panse en marchant et il était en outre affublé d'une petite moustache chenue qui ne collaient pas avec les moeurs douceoureuses de son personnage.

Il détenait d'autre part une Carte de Respectabilité, dûment légalisée: une épouse plus grosse que lui, une villa à la mer et une belle voiturette. L'opinion d'un simple agent de police comme Gorliño (Vieux con!) ne pesait pas grand'chose dans l'échelle sociale.

-Bonne nuit, monsieur l'agent -saluait à présent Lupioni d'une voix sucrée.

Il fit grand bruit pour ouvrir la porte avec deux clés, actionna l'éclairage en entrant, alla droit au coffre-fort, l'ouvrit sans hésitations, prit quelques documents qu'il enfouit dans sa serviette, referma le coffre-fort, éteignit les lumières, ferma la porte à double tour et s'en alla sans dire au revoir.

Gorliño l'entendit murmurer quelque chose du genre:

-Bande d'abrutis! Je ne sais pas à quoi ils ont la tête... -et d'autres phrases, que le policier ne saisit qu'imparfaitement, et qui, selon toute vraisemblance, faisaient allusion à la stupide négligence de l'un ou l'autre.

Et -chose bizarre!-, la voix invariablement hyperglycémique de Lupioni était hérissée de pointes d'excitation.

Le policier, intrigué, continua à le regarder, entre deux nuages de buée, produits de la condensation de son haleine.

La situation se répéta plusieurs nuits dans les semaines qui suivirent; et ce remue-ménage éveilla quelques soupçons en Gorliño. Mais il garda provisoirement ses réflexions pour lui.

-Comme ça me plairait d'aller à Miami! -soupira Mimosa, la blonde demoiselle, en s'installant sur les genoux du voleur.

-D'ici peu, je te ferai une surprise, fillette.

-Vraiment, mon chou?

-Ce n'est qu'une question de jours, mon petit...

-Et on peut aussi aller en Europe, mon minet?

-Evidemment! Et en première classe!

-Et... et tu ne vas pas avoir de problèmes avec ta famille, mon écureuil?

-Que le diable l'emporte! -rétorqua le voleur.

L'agent Gorliño insista:

-Je le tiens à l'oeil, chef.

-Je ne parviens pas à y croire... Franchement, soupçonner Lupioni...

-C'est un faux-jeton, chef.

-Un homme de bonne famille...!

-Moi, je ne suis pas dupe. Très réservé extérieurement, mais qu'est-ce que ça ne doit pas cacher! Je parierais la solde d'une année qu'il entretient une blondinette oxygénée!...

Le brigadier était encore sceptique:

-Mais... Si nous possédions un élément quelconque... Une preuve sur laquelle fonder l'accusation...

-Vous me donnez carte blanche, chef?

-Il semble que vous êtes bien sûr de votre fait...

-Je vous apporte la preuve dans moins d'une semaine!

-Eh bien... Faites comme bon vous semble.

-N'ayez crainte, chef. Je le tiens bien à l'oeil!

Sous la moustache de Lupioni transparaissait un sourire satisfait.
-C'est enfin liquidé! -murmura-t-il, en caressant la volumineuse serviette que son bras droit étreignait affectueusement.

Ses pas résonnaient dans l'obscurité de la rue. Il se hâta, en quête de l'éclairage de l'avenue proche.

Et c'est alors qu'il aperçut l'ombre, se détachant parmi d'autres ombres moins denses... s'approchant de lui!

Il se cramponna instinctivement à la serviette.

-Un moment, monsieur Lupioni.

Frappée de biais par un vague reflet lumineux, la silhouette ressuscita, en relief, une physionomie. Lupioni pâlit, en présence d'un homme inconnu, apparemment dangereux. Ensuite, une certaine image se dessina dans son cerveau. Il substitua, en imagination, au chapeau gris le képi bleu, et au pardessus l'uniforme.

-Vous êtes l'agent!

-Effectivement, monsieur Lupioni. Je suis l'agent Gorliño. J'ai un mandat d'arrestation qui vous concerne.

-Un mandat d'ar...? C'est absurde!

-Voyez vous-même.

Lupioni s'exécuta. Il était en règle.

Il ne put que suivre Gorliño au commissariat, malgré ses vives protestations. Gorliño avait ôté son uniforme mais avait gardé le revolver, qu'il mettait soigneusement en évidence à l'intention de Lupioni. Le comptable se contenta de maugréer dans son fors intérieur, et de ruminer une éclatante revanche.

Un quart d'heure plus tard, Gorliño lui ordonnait de s'asseoir sur un banc de bois, dans le hall du commissariat.

-Patiencez un moment. Je vais voir le brigadier.

Lupioni se redressa sur son siège, essuyant du revers de la main une goutte de sueur qui lui dégoulinait le long de la joue.

-Je n'ai rien à me reprocher -affirma-t-il-. Ils ne pourront retenir aucun chef d'accusation.

-Comme vous le constatez -commenta le voleur, en me regardant de ses yeux injectés de sang, par-dessus le verre-, ce fut le vol parfait.

-Et vous n'avez été inquiété à aucun moment? -lui demandai-je.

-Pas une seconde! Le lendemain, nous prenions, Renée et moi, un Boeing à destination de Paris... -Son visage barbu semblait s'attendrir de cette évocation de souvenirs. Il hoqueta, en revulsant ses paupières gonflées-. Ah! Ce fut une semaine délicieuse...!

-Et après? -m'enquis-je.

-Après... -le voleur fit, avec rage, grincer les dents qui lui restaient-. Cette chienne de Renée m'a joué, maudite fille de... hic! Elle a mis les bouts avec tout le fric et s'est foutue avec l'autre. Parce que la maudite chienne en connaissait un autre! J'ai réussi à les surprendre ensemble, avant que le somnifère qu'elle avait mis dans mon verre ne fît son effet!

J'attendis que le flot de paroles se fût écoulé pour renchérir:

-Vous n'aviez jamais songé qu'il pouvait y en avoir un autre? Vous ne l'avez pas soupçonnée?

Dieu fasse que, dans ma vie, je n'entende jamais plus un rire comme celui qu'il éructa.

-Jamais! -s'exclama-t-il-. Il semble que je n'étais pas aussi intelligent que je le pensais. Dire que je risais de la crédulité de mon chef et de la stupidité de Lupioni! Comme j'ai joui, en songeant qu'il restait là à m'attendre, ce gros imbécile -dont le seul crime avait consisté à faire des heures supplémentaires-, pendant que moi, je prenais le large par la porte de derrière avec la serviette pleine à craquer!... Et tout ça pourquoi? Ah, les femmes! Elles assurent le meilleur châtiment...

Et l'ex-agent Gorliño sombra dans un sommeil, où l'alcool et l'amertume de la défaite avaient la part belle, là, sur une sale table d'un tripot miséreux de Montmartre.

L'ANGE GARDIEN.

Elle me refroidissait les doigts -comme si elle avait été un viscère- tandis que je la retournais. Un noeud supplémentaire, serrer bien fort, et ce serait fin prêt.

Le pont vers la liberté, songeai-je, en regardant distraitemment à travers les grilles. J'aurais dû me décider beaucoup plus tôt!

Quel était l'endroit le plus propice pour l'attacher? Ce serait ironique de recourir à un des barreaux de la fenêtre... Mais ils ne se trouvaient pas à la hauteur adéquate. Il fallait également calculer celle du petit banc où je devrais monter. Utilitarisme plutôt que subtilité..., patience!

Ah! A ce crochet au plafond. Parfait.

La lumière d'une journée qui pouvait être grise ou bleue me parvenait dans une version revue et corrigée par un mur gris aux fenêtres brunes éternellement closes. Je ne pouvais plus continuer à supporter ce paysage.

Bien sûr, la sentence disait seulement: "...jusqu'à votre mort", et elle ne spécifiait pas quand elle interviendrait. J'y pénétrais avec la petite corde.

Je m'appliquai à la tâche. Il ne me fut pas aisé d'atteindre l'anneau -je dus empiler cinq gros bouquins sur le tabouret, et me dresser sur la pointe des pieds-, mais la grosse corde finit par être fixée pour recevoir mon cou.

Qu'est-ce qu'on fait à présent?, me demandai-je. Il y en a qui prient; mais je préfère siffler, comme le héros de "Barranco Abajo"(1).

Je me pris à songer à Don Zoilo, et à me souvenir du vieux. Pauvre infortuné!... Il est mort en essayant de ne pas me haïr du tout. Cela a dû être difficile pour lui: il faut savoir que non seulement j'avais tué son épouse à ma naissance, mais que j'ai déçu un à un tous les espoirs qu'il avait fondés sur moi. C'en fut trop pour lui lorsqu'il me vit dans les journaux et qu'il entendit que l'on m'appelait "assassin".

Et maintenant plus de préambules. Si je dois y passer, que cela aille vite.

Au même moment -je jure que je n'avais pas peur et aucun scrupule-, je m'arrêtai aussi sec.

Le soleil s'était levé. Et les étoiles.

En face de moi. Sur ce même mur gris. Une des fenêtres avait écarté les sombres persiennes et laissé sourdre cette merveilleuse lumière. Je songeai à une chansonnette idiote, que l'on fredonnait ici jusqu'à saturation:

Je me rappelle le soleil de son sourire,
je me rappelle les étoiles de ses yeux...

Mon Dieu! Je crois que j'ai tremblé.

Elle était en train de me sourire à moi. Je m'étais accroché aux barreaux et j'avais senti que je les mouillais de ma transpiration. Elle était en train de me sourire!

Je ne sais pas combien de temps cela a duré. Je ne sais pas non plus à quel moment cela a pris fin. Soudain, tout était de nouveau comme auparavant. Le mur nu et les persiennes collées l'une à l'autre. Mais, pour quelque raison inexplicable, je savais qu'elle reviendrait; j'en étais sûr.

Demain!...

La corde pendait inutilement, bercée par le vent.

Demain, demain... Il y a eu cent mille lendemains. Mais les jours ne me pesaient plus autant. Chacun possédait à présent son soleil et ses étoiles propres.

-Vous êtes libre -annonça l'homme vêtu de noir.

Mais je n'y crus pas tant que je n'eus pas entendu la porte se fermer derrière moi. Combien de temps s'était écoulé? Combien de sourires étaient passés?... Amnistie, pardon... Je ne comprenais rien à rien, mais quelle importance cela pouvait-il encore revêtir? J'étais sorti; je savais très bien où je devais me rendre.

Je me souvins de la corde, pendant là, abandonnée au vent... S'il n'y avait pas eu le sourire quotidien...! Je crois que j'ai couru.

(1) Oeuvre classique du dramaturge uruguayen Florencio Sánchez
(1875 - 1910).

...Ce ne fut qu'après avoir sonné plusieurs fois que je m'avouai vaincu. Quelqu'un me criait: "Idiot! Ne vois-tu pas qu'il s'agit d'une maison vide?"; mais, à ce moment-là, je ne pus pas saisir combien cette phrase était lourde de signification. Je décidai que je reviendrais.

Je franchis, à pas lents, le petit kilomètre qui me séparait de mon ancienne chambre. Il s'y trouvait quelques vieilles affaires qui pourraient me servir. Je réglerais ensuite toutes mes dettes envers la propriétaire, et ferais mes adieux au quartier.

Je me pris à faire de beaux projets:

-Je la retrouverai, nous irons ailleurs ensemble et je pourrai commencer une nouvelle existence. On oubliera l'autre. Je me repens de lui avoir fait cette chose si horrible; mais j'ai déjà payé... A présent, le bonheur m'échoit pour une fois.

Cette pensée a soudain effacé tous les mauvais souvenirs, tout comme sa trahison avait jadis brisé tout ce qu'il y avait de bon en moi, au point de me faire perdre la tête et de lui serrer le cou jusqu'à ce que... Mais l'enfer, c'était fini à présent.

La pièce était comme un baillement d'amertume: je m'y attendais. Je rassemblai quelques vêtements en bon état, les fourrai dans la vieille valise, et, à ce moment, quelque chose tomba, je ne sais d'où, sur le sol. Je me penchai pour le ramasser.

Il s'agissait d'un portrait ovale, avec un cadre dont la dorure s'écaillait çà et là. Je devais l'avoir vu quand j'étais enfant, mais je ne m'en souvenais plus. La photo avait été jaunie par les ans, mais elle brillait encore, même ainsi. Je pâlis.

Le soleil de son sourire, pensai-je, la vue rendue trouble par les larmes tièdes, les étoiles de ses yeux. Elles scintillaient toujours!

J'étais sauvé. Je savais à présent qu'il y a toujours de l'espoir, ... tant qu'il y a de la vie. Et même au-delà, lorsque quelqu'un comme elle veille sur vous.

-Maman -murmurai-je, tendrement-, maman...!



GLORIA IN EXCELSIS DEO...

Les mains gantées de noir voletaient, avec la perversité et la détermination de vampires, avec la rapidité et l'agilité de sombres papillons de nuit.

Elles manoeuvrèrent les ciseaux brillants, entaillèrent le papier. Elles ne tournèrent qu'un instant au-dessus du pot de colle, disposèrent les lettres recueillies dans divers journaux. Avec une grâce inquiétante -celle de fleurs noires agitées par une brise nocturne-, elles plièrent le feuillet couvert de phrases anonymes et le glissèrent dans l'enveloppe.

On mouilla le bord encollé et on ferma l'enveloppe.

Et c'est alors que retentirent quelques-uns des premiers vers de "La Marseillaise", entonnés triomphalement:

"Allons, enfants de la Patrie, le jour de gloire est arrivé..."

Robles se regarda dans le miroir, se lissant les cheveux blonds d'un geste énergique. Pardieu! Personne ne lui donnerait plus de trente-huit ans!... Il s'administra une tape sonore sur le ventre. Plat. Absolument plat. Il se maintenait en bonne forme. Prêt à toute éventualité. Son sourire dur se refléta à nouveau dans le miroir.

-Gloria, Gloria... -chantonnait-il, en serrant les dents.

Ce cheveu, de satin et d'or, entre ses doigts..., ce corpuscule si fin et tendu, aplatissant les revers de ses vêtements... Dix-neuf ans - songea-t-il-. Et alors? Dix-neuf ans parfumés, tièdes..., plastiques. Il soupira. Attention! Seulement au bureau -se dit-il-. De neuf à douze et de quinze à dix-huit heures. S'il trouvait un moyen pour le généraliser...

-Cé - sar!

La douche froide -pensa Robles-. ELLE.

Hortensia avait bien sûr apporté au ménage, hormis son odieuse douleur et ses jambes inutiles, une rente confortable. Et en prime un coeur fragile comme une bulle..., selon le diagnostic poétique de son médecin traitant. Une émotion trop forte et... hop!, elle faisait le

grand saut. Robles grimaça. Pourquoi, diable, devaient-ils vivre dans voisinage aussi tranquille?

-Cé - é - sar! Mon chéri, viens une minute, s'il-te-plaît!

Il étouffa sa rage en faisant un geste obscène devant le miroir; il soupira ensuite et disposa ses muscles, sa langue et ses cordes vocales afin qu'ils engendrent la "bonne intonation".

-Je viens, ma chérie... Je dois encore nouer ma cravate.

Il endossa sa chemise et serra énergiquement le noeud de sa cravate autour de son cou vigoureux. Il introduisit les bras dans les manches du veston pied-de-poule, ajusta les emmanchures et le mouchoir glissé dans la poche supérieure, et s'en fut dans la pièce voisine.

-César -son épouse était enveloppée dans son nid de draps et de coussins-, je voudrais que tu me rapportes une revue, lorsque tu reviendras de ton travail. Je m'ennuie tellement, seule ici tout l'après-midi...!

Puisses-tu en crever, songea Robles, mais il modela sa pensée:

-Que ne ferais-je pour toi, ma chérie. C'est promis. -il consulta sa montre-. Bon, il faut que je m'en aille. As-tu besoin que je te ramène autre chose du centre?

-Tu dois déjà t'en aller? -la voix un peu faible se mua en un gémissement plaintif-. Bien, mais reviens le plus tôt possible. Tu sais combien je m'inquiète quand tu t'attardes...!

-Tu t'inquiètes..., ma douce et tendre idiote? Tu t'inquièterais bien davantage si tu connaissais mademoiselle Gloria, celle du téléphone, chérie stupide?... Et quelle tête tu tirerais si tu apprenais que j'ai fermé le bureau pour inventaire, hein?

-César...!

-Qu'y-a-t-il, ma chérie?

-Ne travaille pas trop, mon amour... Tu as le visage fatigué...

Robles découvrit sa denture un peu jaune.

-Ne t'en fais pas -rassura-t-il-. Je n'ai pas l'intention... de faire du zèle.

-NON!

L'exclamation avait été un peu forte. Elle jeta un regard autour

d'elle, craignant qu'il n'ait attiré l'attention des tables voisines.
-Parle plus bas! -fit Gloria, mécontente. Si j'avais su, je ne t'aurais rien raconté! Pourquoi te mets-tu dans cet état?

L'homme pâle et mince serra les mâchoires.

-Tu m'appartiens tout entière -murmura-t-il-. Cela fait des mois que je ne pense plus qu'à toi!... Et toi, tu viens me raconter une chose pareille.

-Tu ne vas pas revenir avec ça...! Je t'ai déjà dit...

Il baissa la tête.

-Bien sûr. Je sais.

-Mais enfin -elle éprouva le besoin de se justifier-, qu'est-ce que tu croyais? Je n'éprouve... rien du tout pour toi.

-Je le sais bien! -il releva le front. Ses doigts se tendirent au-dessus des verres vides et pressèrent convulsivement sa douce main-. Mais je peux... changer. Etre autrement! Il suffirait que tu m'aides. Tu es ma raison de vivre, Gloria. C'est par toi que je vis. J'ai excessivement besoin de toi!

Gloria fustigea de ses yeux verts sa barbiche minable, son nez sans caractère, son allure banale de monsieur-tout-le-monde.

-Cesse de dramatiser! Ce qui se passe, c'est que je...

L'homme sourit, sans aucune trace de joie, ni sur les lèvres, ni dans les yeux.

-Bien sûr! Toi, ce que tu aimes, c'est le genre violent, impétueux.

Les grandes brutes, quoi. Qui te prennent d'assaut comme une forteresse et piétinent ensuite les décombres...

-Te voilà encore en train de débiter des choses extravagantes! Tu vois?

-Oui..., des choses très extravagantes! Comme une colombe dans le groin d'un pourceau, par exemple. Cela aussi, c'est extravagant. Mais cela se produit..., cela se produit!

-Bon, ça suffit, Julio. Si tu continues sur ce ton, tu ne me reverras jamais plus! Et lâche ma main, veux-tu, on nous regarde! -elle la retira brusquement, et lui regarda avec amertume la sienne, vide-. Tu n'es pas mon genre; tu ne me plais pas!

-Evidemment! Ton "genre", c'est ce fameux César Robles, pas vrai? Rien

que ça! Un homme accompli..., si accompli, qu'il sait même manier les armes à feu... -ne m'as-tu pas raconté qu'il recèle un calibre 38 dans le tiroir de son secrétaire?-. Un vrai mâle, qui abandonne sa femme légitime, paralysée, à la maison pour aller se distraire avec une gamine...

-Et alors? -même le menton de Gloria exprimait son mépris-. Si ça me plaît...! C'est mon droit, non?

Il secoua la tête, la contemplant avec un sourire qui chavirait. Cheveux d'or, se dit-il; peau cuivrée et couleur de caramel... Et dire que l'AUTRE...

-C'est tout à fait ton droit -rétorqua-t-il- de faire ce qui te plaît. Mais que sais-tu de ce type?

-Pardon? -Robles battit des paupières.

Julio sourit. Un calme froid l'enveloppait comme une couche de plâtre qui serait en train de durcir.

-PORC -répéta-t-il, en accentuant bien-. Porc immonde. Vous avez bien entendu maintenant?

Le visage de Robles se mit à virer au rouge, comme si une source de chaleur était placée sous son menton. La lumière du soleil couchant projetait sur ses traits durcis les ombres des lettres peintes sur la vitre: C-E-S-A-R R-O-B-L-E-S. A-G-E-N-T D-E C-H-A-N-G-E. Une "S" se tordait sur son front comme une cicatrice sombre, se poursuivant jusqu'à la forte mâchoire.

-C'est une blague, jeune homme? Si c'est le cas, arrêtez les frais, que nous en riions ensemble!

Julio se pencha vers lui.

-Pour sûr que nous allons rire! Allez, je vais vous raconter une petite histoire. Il était une fois un porc solitaire qui s'ennuyait de se vautrer tout seul dans sa gadoue. Alors, il sortit de sa porcherie -laissant sa truie somnoler au soleil- et partit à la quête d'une blanche gazelle avec qui s'écabrer dans les ordures. Et voilà que la gazelle en question tombe comme une innocente entre les pattes de ce porc! Alors...

Le violent coup de poing de Robles sur le bureau renversa l'encrier. Une tache violacée s'étira paresseusement sur le bel acajou poli.

-Hors d'ici! Sortez, ou je....!

Julio se redressa. Ses mouvements étaient terriblement lents et rigides.

-Je sors, monsieur le Porc. Je vous laisse seul avec votre Gazelle qui doit être sur le point d'arriver. Joyeux ébats...

Une gifle lui coupa la parole. Sans tenter de rendre le coup, pâle comme un linge, il se palpa la joue. Ensuite, il fit volte-face et quitta le bureau.

Robles, les joues en feu, se laissa tomber dans son fauteuil, se pressant les mains l'une contre l'autre.

Pendant quelques instants, il resta presque immobile, à marmonner des imprécations. Il sursauta en entendant la porte se rouvrir. Il leva les yeux.

-Encore vous! Ah, mais si vous me cherchez....!

Julio leva la main pour le retenir. On voyait sur sa joue la marque livide du soufflet qu'il avait reçu. Ses yeux étaient injectés de sang.

-Je viens seulement rechercher quelque chose que j'ai oublié -dit-il d'une voix blanche-. Rendez-moi ces papiers -et il en désigna à une extrémité du secrétaire.

Robles les lui tendit d'un geste brutal.

-Et maintenant, allez-vous-en, et que je ne vous revoie plus ou je vous taille en pièces, malheureux!

Julio s'en alla.

Quelques minutes plus tard, un bruit de talons désinvoltes résonna dans le couloir: la vie, la chaleur, la pétulance, rejoignaient Robles pendant ses heures de bureau.

Gloria, Gloria -clama-t-il intérieurement, tandis qu'il l'étreignait jalousement-, il faut que tu sois mienne pour toujours, que tu sois avec moi nuit et jour. Je dois faire quelque chose..., il faut que je fasse quelque chose pour que tu m'appartiennes sans que personne ne s'interpose.



Et une vague de chaleur effaça le reste du monde.

Juan Poggio n'avait jamais été en prison. Il n'avait même jamais commis la plus légère infraction à la loi, ni ne s'était permis la moindre malhonnêteté dans son travail de facteur. Juan Poggio causa néanmoins la mort d'Hortensia Shaw de Robles avec autant d'efficacité que s'il lui avait tiré une balle de calibre 38 dans la tempe. Il le fit bien sûr inconsciemment. Il ne l'apprit que beaucoup plus tard.

La plainte mécanique de la sirène déchira l'après-midi.

A l'intérieur de la voiture de patrouille, le commissaire Santoro expliquait à un officier de la Police Technique certains détails de l'affaire:

-Il semble qu'elle soit décédée de mort naturelle... La femme avait un coeur extrêmement délicat; elle était pratiquement une invalide. Elle passait ses journées au lit, et...

-Oui, je vois.

-C'est pourquoi l'affaire ne semble, à première vue, présenter aucune particularité. Mais -tempéra le commissaire-, il subsiste quelques points obscurs. Le mari...

-Des amourettes? -sourit l'officier.

Le commissaire haussa les épaules, tournant son cigare en bouche.

-Un type vigoureux comme lui... Et quelqu'un a envoyé une lettre anonyme.

-*"Votre Mari Aimant..."*, etc., etc., hein? Le scénario habituel.

-Il y a un "volcan" de secrétaire mêlée à l'affaire... Bref, les indices habituels. Sauf que dans ce cas-ci il y a quelque chose en plus. Cette dame au coeur fragile était fort attachée à son mari... désespérément attachée à lui.

-Ah! De sorte que la lettre anonyme...

-...peut avoir avantageusement remplacé un bon revolver. Oui, Guzmán: il subsiste encore quelques points à éclaircir.

Une lettre anonyme PEUT remplacer une arme à feu, c'est évident..., dans certains cas. Par exemple, si la victime est encline aux crises

cardiaques et se trouve déjà avec un pied dans la tombe. Comme l'épouse de Robles.

Mais, en ce qui concernait Robles lui-même, c'était autre chose. Il était un homme vigoureux..., quadragénaire, si l'on veut, mais débordant de vitalité et jouissant d'une santé de fer. Non, il n'y a pas à sortir de là: pour arrêter le flot de vie qui animait César Robles, un bout de papier couvert de lettres grappillées çà et là n'était d'aucune utilité. C'était absolument impensable.

C'est pourquoi sa mort survint d'une façon des plus traditionnelles: un morceau de plomb chaud, tiré par le calibre 38 correspondant, que sa main crispée étreignait dans la rigidité définitive de la mort.

-Suicide? -demanda l'officier de police Guzmán, sans adresser sa question à personne en particulier.

Le commissaire Santoro se caressa le menton.

-Je crois que c'est suffisamment clair -dit-il-. En ajoutant cela aux données du laboratoire... Cela concorde, vous ne trouvez pas, Guzmán?

Ildefonso Valdés ne connaissait pas Juan Poggio. Il ne comptait pas au nombre de ses voisins, ni de ses parents, il ne l'avait même jamais rencontré, ne fût-ce que fortuitement. Il n'avait rigoureusement jamais entendu parler de Juan Poggio. C'était un autre facteur qui lui apportait son courrier. Néanmoins, Ildefonso Valdés avait en commun avec Poggio beaucoup plus de choses qu'on ne pouvait imaginer.

-Vous savez quoi, Valdés? -lui dit le commissaire Santoro sur un ton badin-. Vous venez de tuer quelqu'un!

Valdés, technicien en dactyloscopie au commissariat, n'était pas très réceptif aux blagues. Il riait tout au plus, parfois, des formes bizarres que revêtaient les sillons papillaires de certaines personnes fichées. C'est pourquoi, il nourrit quelque inquiétude jusqu'au moment où il finit par déceler l'ironie qui perçait dans le ton du commissaire.

-Allez-vous m'expliquer...! -protesta-t-il, en rajustant ses grosses lunettes sur le nez.

Le commissaire, riant de bon coeur, lui tapota sur l'épaule.

-Ne vous en faites pas, Valdés. Il s'agit en fait d'un suicide.

-Un suicide? Et qui...?

-César Robles. Celui dont vous avez relevé les empreintes il y a quelques jours.

-Robles?... Ah oui, celui de la lettre anonyme.

Le commissaire secoua la tête.

-Le remords, Valdés, le remords...

-Non!

-Enfin, Gloria. Il ne faut pas le prendre tellement au tragique, bébé chéri!

-Mais je ne peux pas y croire! -sanglotait-elle-. Non, je ne peux pas! Julio lui tendit un mouchoir.

-Ne te mortifie pas ainsi, Gloria.

-Mais... c'est à cause de moi que tout est arrivé! C'est de ma faute!

Julio s'approcha davantage d'elle. Il lui passa un bras autour du cou, étonné de la douceur du geste, et il l'étreignit affectueusement.

-Tu n'y es pour rien... Ne te torture pas.

-Mais je ne peux pas... le concevoir! Il est incapable de...!

Julio lui souleva le menton, l'obligeant à le regarder de face.

-Il est regrettable que cela en soit arrivé là, Gloria... Mais tu l'aurais appris à tes dépens, tôt ou tard. Il valait mieux que ce fût maintenant, quand il était encore temps et avant que la situation ne soit devenue irrémédiable.

-César... un assassin! -elle secoua la tête-. Non, non!

-Il l'a tuée, Gloria. Comme s'il lui avait asséné un coup de couteau à la poitrine. Et il t'a... il t'a utilisée comme arme. C'est cette lettre anonyme qui l'a tuée. Il l'a lui a envoyée afin de lui briser le coeur.

Elle cacha ses yeux mouillés dans sa poitrine.

-Un homme véritable, disais-tu, plein d'audace -lui rappela doucement Julio-. C'est cela qui te plaisait en lui, non? Eh bien, son audace est allée jusqu'à l'assassinat..., mais il ne s'est pas méfié, et la police a trouvé ses empreintes digitales sur l'enveloppe. Ils venaient

pour l'arrêter, mais il les a devancés. Il a préféré l'enfer à la prison... Il paiera.

La femme appuya encore davantage sa tête sur la poitrine de l'homme, tandis que les ténèbres s'appesantissaient sur la chambre silencieuse. Les bras de Julio resserrèrent leur étreinte autour de Gloria, et ses cheveux dorés incendièrent la joue maigre de l'homme pâle et mince.

La lune semblait une trouée livide dans le firmament mutilé par les nuages tourmentés. Les rues étaient, à cette heure matinale, sans vie et on ne percevait aucun bruit. Les fenêtres, blessées par des reflets jaunâtres, découpaient sur les murs baignés dans les ténèbres des rectangles plus sombres qu'eux encore.

Les pas de l'homme brisaient le silence à intervalles réguliers. -Après tout, c'était un jeu d'enfants -se dit-il-. Mais je n'aurais jamais pu... me vouer à une autre. Gloria, Gloria, Gloria... Rien n'importe plus à présent, puisque tu m'appartiens.

Je me suis laissé frapper pour toi..., afin d'obtenir les empreintes de cet homme, sur l'enveloppe que j'ai délibérément abandonnée sur son secrétaire, et qu'il a saisie sans se douter de quoi que ce fût, distrait par ma provocation... Pour toi, j'ai commis l'infâmie d'envoyer une lettre anonyme... Pour toi, rien que pour toi... j'ai perpétré un double crime. Une pauvre impotente innocente, et un porc dégénéré. Je n'ai aucun regret pour lui, et elle... bah! Plutôt que rester rivée dans un lit à longueur de journée, il valait mieux qu'elle mourût! Non, je ne regrette rien... Et même si j'éprouvais du remords, cela n'aurait aucune importance, Gloria, parce que tu es le commencement et la fin de mon univers, et tout le reste est une maquette dépourvue de sens.

Pour toi, Gloria..., pour toi, j'ai volé à cet homme le revolver qui -tu me l'as dit toi-même- se trouvait dans son tiroir, et je suis revenu pour le tuer... Je savais que cela passerait pour un suicide, car ce serait plausible une fois que la police aurait découvert ses empreintes sur l'enveloppe..., et je savais qu'elle supposerait que,

se sachant condamné, Robles s'était tiré une balle dans la tête pour échapper à l'humiliation de la prison.

Tout ce que j'ai fait, du plus vil au plus extrême, c'est pour toi que je l'ai fait..., parce qu'en toi et en toi seule réside tout mon horizon, et que toutes mes perspectives en découlent: la mort, la vie, l'enfer, le ciel; tout.

Pour toi, Gloria...

Et du rythme marqué par les talons naquit un son différent, aigu. Des flonflons.

Les premières mesures de "La Marseillaise".

©, 1976, Carlos María Federici (T.: Ingrid Van Reijssen-Godard et B. Goorden.



AVOIR DU CHIEN ET ETRE AU PARFUM...

-Et puis, je ne vois pas pourquoi je me priverais de le dire? -s'exclama la servante-. Elle était une trainée!

-Wif, wif, wif, wif! -se mit à aboyer le petit chien.

Le caporal Flores lisait à haute voix:

-"Que devint le Roi Don Juan? Que devinrent les Infants d'Aragon?"

Cela dépassait les bornes.

-Silence! -éclatai-je. Je sentis que la rougeur de mon visage augmentait simultanément.

Ils se turent. Je pris le temps d'allumer une cigarette, puis je poursuivis:

-Bon. Voyons s'il est possible de démêler un peu cette histoire. Parlez, mademoiselle Spooter.

Mademoiselle Spooter, la servante, maigre comme un clou, rigide comme un "i" sur le bord du fauteuil, me déclara d'une voix pincée:

-Quand je suis rentrée, je l'ai trouvée étendue sur le lit, morte. Je n'ai touché à rien.

-Où étiez-vous allée? -lui demandai-je.

-Promener "Brushie".

-"Brushie"?

Elle eut une moue dégoûtée.

-Cette petite bête bruyante!... C'est tous les jours la même chose: sortir cette maudite bestiole au parc...

-Vers quatre heures et demie, c'est cela?

-Oui, je suis restée au parc une demi-heure environ. J'étais de retour vers cinq heures, cinq heures dix. Comme aujourd'hui. La... Patronne laissait toujours la porte ouverte, afin de s'éviter la peine de venir m'ouvrir. Je n'ai donc pas été surprise de trouver la porte ouverte. Je suis entrée avec Brushie et...

-Wif, wif, wif, wif! -coupa la petite bête en question.

-Faites taire cet animal! -criai-je, en mordant sur mon cigare.

Le caporal Flores le prit sur ses genoux et se mit à le caresser. Il est fou des chiens, ce caporal Flores... Et, en plus, c'est un

vrai rat de bibliothèques. On ne peut pas entrer dans une maison sans qu'il fourre son nez dans la bibliothèque, ni croiser un chien sans qu'il se mette à le caresser. Enfin,... tout le monde a ses petites manies. Moi-même, tel que vous me voyez, je ne peux me défendre d'un certain cabonitage et j'aime, de temps en temps, faire mon petit effet en utilisant l'une ou l'autre répartie "à la Sherlock Holmes"... Je concède que tout cela est un peu ridicule pour un vieux routier de la brigade des Homicides, qui a un demi-siècle derrière lui et le visage rougeaud; mais, comme je viens de le dire, je crois que nous avons tous droit à nos petites lubies. Tant que cela ne fait de mal à personne...

-Poursuivez -ordonnai-je à la servante.

-Je me suis directement rendue à la cuisine. Là, non plus, il n'y avait personne. Je me suis dit qu'elle prenait un bain. J'ai mis de l'eau à bouillir pour le thé -pour moi, cela va de soi: elle ne buvait que du martini-, et j'ai coupé quelques tranches de pain et de la viande froide pour le chien. C'est alors seulement que je me suis rendu compte que la maison était trop silencieuse... On n'entendait même pas le bruit de la douche.

-Ce n'était pas comme cela d'habitude?

-Non; d'habitude, elle était étendue sur le sofa à s'empiffrer de bonbons tout en regardant la télé... ,quand elle ne recevait pas de la visite.

Je cillai.

-De la visite...?

-Des hommes -répondit sèchement mademoiselle Spooter. Et elle poursuivit-: Je me suis rendue à la chambre à coucher. Il lui était déjà arrivé une fois ou l'autre de passer la nuit toute habillée, vous savez? Et si elle se réveillait ainsi, c'est moi qui ramassait les ennuis... J'ai frappé à la porte; pas de réponse. Je me suis approchée du lit... et je l'ai vue. C'est alors que je me suis empressée de vous prévenir par téléphone.

-C'est tout? Bien: à présent...

La porte s'entrebâilla. L'agent Peters, qui était de faction dans

la cour, passa la tête. Flores, absorbé par sa lecture, ne se rendit compte de rien.

-Qu'est-ce que c'est? Ce genre d'interruptions m'énerve au plus haut point.

-Quelqu'un pour madame Seymour -répondit Peters.

-Pour madame... -Je fermai les yeux-. Faites entrer.

L'agent introduisit le visiteur. Il s'agissait d'un homme grand, aux cheveux gris et à la moustache bien taillée. Il était vêtu avec distinction, comme le dénotait son chapeau de feutre, son manteau d'une excellente coupe et ses gants fins.

Un peu perplexe, je ne savais trop où donner de la tête. Il finit par s'adresser à moi:

-Qu'est-ce qui se passe? Il est arrivé quelque chose à Sandra?

Je m'approchai en souriant, le pris gentiment par un bras et le conduisis à un fauteuil. Je l'invitai à s'asseoir -ce qu'il fit, non sans étonnement à ce qu'il semblait- et lui annonçai, sans préambule: -Je suis le sergent Caffi, Clark Caffi, de la brigade des Homicides. Sandra Seymour se trouve dans sa chambre, morte.

Il devint blanc comme un linge. Il se mit à triturer machinalement le bord de ses poches.

-V-vous voulez dire...?

J'acquiesçai.

-Elle a été assassinée. C'est tout ce qu'on sait pour le moment. Mais, au fait, qui êtes-vous, monsieur?

Il aurait visiblement souhaité en savoir plus long mais il n'osa rien demander; il s'enfonça dans le fauteuil.

-Je suis son mari -dit-il.

Franchement, je dois avouer que lui, il l'avait réussi son petit effet. Flores leva les yeux du livre espagnol qu'il lisait et se débarrassa du petit chien.

-Mariée... cette traînée? -hoqueta la servante.

-Taisez-vous -la coupai-je. Je me retournai vers l'homme:- Votre nom?

-Clayton Manners... Je suis antiquaire.

-Elle ne porte pas le même nom que vous. Vous êtes séparés?

-Oui-oui -fit-il, en s'éclaircissant la voix-. Depuis trois ans.

-Divorcés?

-Non, elle ne veut pas en entendre parler.

-Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois? -demanda le caporal Flores. Ô surprise! Il n'était pas aussi absent qu'il en avait l'air, après tout.

Manners m'interrogea du regard.

-Caporal Flores, mon bras-droit -lui dis-je-. Vous pouvez lui répondre.

-La dernière fois que je suis venu ici remonte à... Attendez que je me souviene... à huit mois, à peu près. -il se lissa la moustache- J'étais venu lui demander le divorce. Mais elle me l'a refusé. Je suis alors parti pour San Francisco et j'y suis resté jusqu'à aujourd'hui.

Comme le tact n'est pas mon fort, je lui demandai sans autre forme de procès:

-Pour quelles raisons vous êtes-vous séparés?

-WIF! WIF! WIF! WIF!

Cette bestiole! Je l'aurais étranglée: elle choisissait les moments les plus inopportuns pour se manifester. Flores la réduisit au silence, et je répétai ma question.

Clayton Manners haussa les épaules:

-Incompatibilité..., je suppose.

-Rien d'autre?

Sans répondre, Manners eut un nouvel haussement d'épaules. C'est alors que mademoiselle Spooter intervint:

-S'il ne veut pas le dire lui, c'est moi qui le dirai! C'était une traînée! Les jours se suivaient et les hommes ne se ressemblaient pas... Elle était une...

-Cela suffit, mademoiselle Spooter! Vous parlerez quand vous y serez invitée.

Ils commençaient à me mettre les nerfs en boules. C'est ce moment que choisirent les photographes, les experts du service anthropométrique, ainsi que le médecin-légiste, pour arriver. Brushie les accueillit

lit invariablement dans le style qui lui est propre. Je faillis manger mon cigare. Je me mis à faire les cent pas dans la petite pièce tandis que les experts effectuaient leur travail de routine. J'ai pris la bonne habitude, contrairement à tous ces détectives au cinéma, de ne pas me mêler de leur boulot une fois pour toutes; je préfère les laisser vaquer tranquillement.

On marqua une pause. Flores feuilletait son fameux livre espagnol et la Spooter me fusillait du regard. Manners prit une cigarette - des plus chères, notai-je- et se mit à fumer. Tournant toujours comme un ours en cage, je lui demandai:

-Ainsi, cela fait huit mois que vous ne vous êtes vus?

-Effectivement.

-Et pourquoi êtes-vous venu... précisément aujourd'hui?

Manners tira sur sa cigarette.

-Qu'insinuez-vous par votre "précisément"? Pour moi, aujourd'hui est un jour comme tous les autres; je ne suis pas devin, sergent. J'étais venu lui demander -pour la millième fois- de consentir au divorce... J'aime une autre femme. Je ne vois pas pourquoi je m'en cacherais.

Je fis un large sourire.

-Il n'y a pas de raison.

Je terminai mon cigare et jetai le mégot dans un cendrier en forme de trèfle à quatre feuilles. J'en pris un autre. J'étais en train d'en couper le bout, quand je vis les gens du Parquet et les experts sortir de la chambre de Sandra Seymour.

Je m'approchai du médecin-légiste.

-Et alors, docteur? -lui demandai-je à voix basse.

Il cligna des paupières derrière les énormes verres de ses lunettes, et tordit son cou de tortue pour me parler à l'oreille.

-Asphyxie -confia-t-il-. L'assassin s'est jeté sur elle et lui a mis un oreiller sur le visage. -il se gratta un sourcil- Aucune empreinte. Pas de trace de lutte non plus. Une connaissance, vraisemblablement... Peignoir de soie, martinis..., rien de volé... Enfin, ça c'est votre boulot.

C'était bien le docteur Mitchell: "ça c'est votre boulot". Il ne

voulait pas se mouiller; mais il se trompait rarement dans ses déductions. Une connaissance...

-Sergent Caffi. -c'était un des photographes-. Regardez donc ceci. Cela se trouvait sous le cadavre; je l'ai trouvé en le retournant.

Il me remit l'objet: il s'agissait d'un agenda tout neuf, avec une couverture en imitation cuir. La Spooter avait un tant soit peu exagéré, car il ne comportait que quatre noms d'hommes: HELMUT BRAUF, 150 Merrivale street; JOE LUCARDO, 720 Fifth Avenue; WHITMAN POOLSTICK, 42 Park; et H. JENKINS (sans adresse). Tous avec un numéro de téléphone.

Je chargeai Flores -que j'interrompis dans sa lecture- de les convoquer tous les quatre par téléphone. Peu après, il vint me faire part des résultats: Brauf était en Europe depuis quinze jours -cela avait été confirmé par son agence de voyages-; Jenkins -s'il fallait en croire sa servante- assistait à un match de base-ball avec toute sa famille (il était marié). Lucardo et Poolstick avaient promis de venir nous rejoindre immédiatement.

Afin que nous prenions notre mal en patience, la servante alla préparer du café. Flores se replongea dans sa lecture et Manners se mit à caresser distraitemment le petit chien qui, délaissant le caporal, était allé se frotter contre ses pantalons. Je raccompagnai le docteur et les experts et fis procéder à l'enlèvement du cadavre, puis, fumant comme une cheminée, je repris mes va-et-vient dans la pièce.

-Le chien, sergent! Regardez-le! -s'exclama soudain, Flores. Je sursautai, puis poussai un rugissement.

-Que diable se passe-t-il?

-Excusez-moi, sergent -Flores rougit, troublé-. Je croyais qu'il allait faire pipi.

Je devais avoir laissé transpirer tout mon ressentiment envers l'animal car, poussant un jappement guttural et incroyablement irritant, il se blottit davantage encore contre les jambes de Clayton Manners. -On dirait que Brushie s'est pris d'affection pour vous -fit remarquer Flores.

Mon Dieu, me lamentai-je intérieurement, deviendrait-il jaloux?

Manners sourit.

-C'est qu'il me reconnaît -dit-il-. Comment ça va, mon vieux? -fit-il au chien, tout en lui grattant l'oreille. Puis, il soupira.- C'est la vie, ami. Toi, qui n'es qu'un chien, tu te souviens de moi... Et ta maîtresse, ma propre épouse, n'a pas eu besoin d'une semaine pour m'effacer de ses pensées. Enfin...

Flores allait répondre, mais il fut interrompu par le policier de faction introduisant deux inconnus. Brushie aboya légèrement.

-Où est-elle? Où est-elle? -Celui qui geignait de la sorte, était un petit homme aux traits communs; il était vêtu d'un costume de tweed élimé et n'avait pas de manteau. Il paraissait très affecté de ce que Flores lui avait dit au téléphone. Pour autant que l'on pût en juger au premier coup d'oeil, il devait avoir une nette propension aux crises d'hystérie. Je n'aurais pas été surpris outre mesure s'il s'était tout bonnement mis à sangloter.

L'homme qui le suivait était au contraire très différent. De haute taille, le teint olivâtre et le cheveu foncé, il présentait toutes les caractéristiques de l'Italo-américain. Détendu, cynique, insolent: je l'avais jaugé d'un coup d'oeil. J'en connaissais des centaines comme lui.

-Un instant, pas de précipitations -coupai-je-. Vos noms, s'il-vous-plaît.

-Lucardo... Joe Lucardo -répondit l'homme aux cheveux foncés-. Vous êtes de la police?

-Je suis le sergent Clark Caffi -dis-je-. Et vous, monsieur?

-Je m'appelle Whitman Poolstick... Mais quelle importance?... Où est-elle?... Je veux savoir où elle est!

Je lui mis la main sur l'épaule.

-On l'a déjà emportée. De toute manière, on ne pouvait plus rien pour elle. Mais faites-moi le plaisir de vous asseoir.

Il obtempéra. Hautain, Lucardo l'imita. Je décidai de commencer par lui.

-Quand avez-vous vu madame Seymour pour la dernière fois, Lucardo?

-Hier soir. Nous sommes allés dans une boîte de nuit.



-Et aujourd'hui? Où étiez-vous?

-Je dormais. Nous avions pas mal levé le coude, hier soir! -me répondit-il en riant.

-Vous dormiez... -je me grattai l'oreille-. Et quelqu'un pour le confirmer?

Il rit jaune.

-Hélas non. Pour une fois, je désirais vraiment dormir...

Je me tournai vers Poolstick, toujours prostré, les mains sur le visage, les coudes sur les genoux, comme engourdi par la douleur.

-Excusez-moi, monsieur Poolstick, mais pouvez-vous me dire quand vous avez vu Sandra Seymour pour la dernière fois?

Il releva la tête. Je vis ses yeux humides et rougis, son visage défait. Ses lèvres épaisses tremblaient.

-Je... -articula-t-il, comme si chaque syllabe lui faisait mal-. Il y a trois jours. Elle était passée à mon appartement. Elle... elle était si joyeuse, si pleine de vie... Je ne peux pas... le croire. Je ne peux pas...! -il se tassa sur lui-même, les mains sur le visage, secoué d'un tremblement spasmodique.

Mademoiselle Sooter avait laissé le café sur la table. Je m'en servis une petite tasse et j'y mis à dissoudre un tranquillisant. J'en avais toujours sur moi, en prévision de pareils cas.

-Buvez...

Poolstick, sans me regarder, eut un geste de refus. Je posai la tasse sur le bras de son fauteuil. Joe Lucardo, confortablement installé, une jambe croisée sur l'autre, observait Poolstick d'un air un peu ironique. M'asseyant aux côtés de Flores, je me tournai vers Lucardo.

-Quelles étaient vos relations avec Sandra Seymour? -lui demandai-je.

-Nous étions de très bons amis.

-Ce qui signifie...?

Il eut un geste évasif de la main gauche, tandis que de la droite il s'emparait d'une tasse.

-Nous sortions ensemble -il avala une gorgée-. Cinéma, boîtes de nuit, tout quoi...

-Vous m'avez dit "très bons amis" -fis-je remarquer.

Du coin de l'oeil, je vis Poolstick relever la tête. Manners paraissait indifférent; il buvait distraitement son café.

-Je venais lui rendre visite quelquefois, comme vous le savez sans doute -répondit Lucardo.

Je ne relevai pas la réflexion. Il sourit, haussa les épaules.

-Bref, nous couchions ensemble... -fit-il.

Le mouvement de Poolstick fut si rapide que je n'eus pas le temps d'intervenir. Mais Flores -ce garçon me surprendrait décidément toujours!- arriva juste à temps. Immobilisé par le caporal, Poolstick crispait des poings tremblants à deux doigts du visage sarcastique de Lucardo.

-SALE PETIT DEGENERE! -hurla Poolstick-. Je te..., je te...

Il finit par retomber, épuisé, entre les solides bras de Flores. Mademoiselle Spooter, les yeux à fleur de tête, se cramponnait convulsivement au dossier d'une chaise. Clayton Manners, apparemment toujours aussi calme, caressait le petit chien d'un geste machinal, mais je vis que ses yeux gris et froids ne perdaient pas un détail de l'altercation entre les deux amis de sa femme.

-Asseyez-vous, Poolstick -ordonnai-je sèchement.

Haletant et toujours tremblant, il s'exécuta de mauvaise grâce.

-Mademoiselle Spooter! -dis-je.

-Hein?! -sursauta-t-elle.

-Aviez-vous connaissance de la liaison entre Sandra et ce monsieur? -je désignais Lucardo.

Les yeux de la servante brillaient de haine entre les paupières mi-closes.

-Tous les gens du coin le savaient! Cette chienne en chaleur...

-Nous allons nous marier... -sanglotait Whitman Poolstick-. Nous allons... nous marier...

Puis tout le monde se tut. Je repris mon café, froid bien sûr, comme il fallait s'y attendre, et profitai de la trêve pour ordonner mes idées. Les réponses, il faut les chercher dans les gens -me dis-je-. Il suffit de les observer pour qu'ils vous révèlent tous leurs secrets. Et, après plus de vingt ans dans la police, je peux me vanter de les

connaître les gens...

Brushie jappait plus fort qu'avant. J'éteignis mon bout de cigare et en allumai un autre. Flores lisait. Les autres s'observaient à la dérobée.

-Monsieur Lucardo -dis-je.

-Oui -il affectait toujours le même flegme.

-J'ai oublié de vous poser une question...; simple routine. Quelle profession exercez-vous?

-Voyageur de commerce. Mais pour l'instant, je suis sans travail.

-Ah... Merci.

Il devait assurément être soutenu par la Seymour. Cela le mettait-il hors de cause? Car, qui irait tuer la poule-aux-oeufs-d'or? C'était fort improbable. Et pourtant...

-Et vous, monsieur Poolstick? Que faites-vous dans la vie?

-Hein? Ah! Je suis... artiste. Vous me connaissez peut-être de nom..., sergent. Je suis le père spirituel de l'"Inspecteur Bruck -il parlait plus calmement à présent.

-Mais, bien sûr! -fis-je-. Il me semblait bien que votre nom me disait quelque chose!

L'inspecteur Bruck. Je m'étais déjà demandé ce qui pouvait torturer à ce point l'esprit du dessinateur de cette série. Du sexe et de la violence à volonté, propres à assouvir le marquis de Sade lui-même... A propos: savez-vous qu'un sociologue, dont j'ai oublié le nom, prétend qu'engendrer ce genre de littérature, dégoulinante de sang et de crimes, serait une manière inoffensive de satisfaire ses instincts? A l'en croire, un Poolstick, prenant un vif plaisir à dessiner des yeux arrachés de leurs orbites et des poitrines dénudées, entrerait dans cette catégorie et serait un véritable petit saint dans la vie de tous les jours... Mais un vieux policier qui a roulé sa bosse comme moi sait bien qu'il ne faut pas trop se fier à ce que racontent les sociologues.

A vrai dire, Whitman Poolstick semblait être un homme aux passions violentes... Et je ne pouvais m'empêcher de nourrir de sérieux doutes quant à son ingénuité à croire à la "précieuse virginité" de madame

Seymour. Un auteur pouvait, le cas échéant, se révéler bon comédien...

Les réponses -me répétais-je-, il faut les chercher dans les gens.

-Le chien!

Je sursautai. C'était Flores qui venait de crier ainsi. Je le regardai. Que faisait-il donc de son habituelle placidité? Il tenait son livre avec des doigts tremblants, et ses yeux brillaient dans son visage excité.

-Et Jorge Manrique! -s'exclama-t-il- Mais bien sûr!

-Vous devenez fou, Flores? -l'interpellai-je- De quoi diable parlez-vous?

-Du livre et du chien, sergent -me répondit-il, avec une vive satisfaction.

Je me mis à mâchouiller mon cigare. Le visage me brûlait.

-Je veux bien être damné si....!

Flores sourit, une main en l'air.

-Du calme, sergent. Puis-je vous dire un petit mot en tête-à-tête?

Tous le regardaient. Personne ne lui avait jusqu'alors prêté beaucoup d'attention. C'était un jeune homme réservé, sérieux et d'assez petite taille. Il portait de grosses lunettes et, ses fameuses manies mises à part, il n'avait rien de remarquable, à part son nom peut-être. Il est d'ascendance espagnole: une famille des plus vieilles, à ce qu'il prétend.

Nous nous retirâmes dans un coin de la petite salle et, à voix basse, il me mit au courant de sa découverte. Je faillis en avaler mon cigare. Comment avais-je pu être si aveugle!... Nous rejoignîmes les autres.

Je les passai en revue: Sarah Spooter, raide comme un piquet. Lucardo, calme en apparence, mais ne souriant plus. Poolstick, les yeux rougis, les mains tremblantes. Manners, calme mais attentif, en train de fumer une cigarette aromatisée.

Finalement, Lucardo se décida:

-Eh bien, sergent?

-Je connais l'assassin! -lâchai-je.

Je pus pleinement jouir de mon petit effet.

Le silence semblait planer dans la pièce. Tout le monde était dans l'expectative.

Poolstick laissa soudain échapper un son guttural et son corps tout entier se tendit dans un spasme. C'était plus que je pouvais en supporter.

-Cessez de jouer la comédie, Poolstick -lui dis-je.

-Taisez-vous! Taisez-vous donc, maudit imbécile! Moi j'aurais...? Je l'adorais comme on adore Dieu! Que le ciel me soit témoin que... - il fit mine de se jeter sur moi, mais mon calme le désarma.

-Je ne vous accuse pas -déclarai-je-. Vous ne feriez pas de mal à une mouche. Mais faites-nous le plaisir de ne pas donner dans le grandiloquent... Nous ne sommes pas au théâtre, mon ami.

-A quoi rime cette mise en scène? -cria la Spooter-. Il s'agit de...?

-Silence! -rétorquai-je. Personne n'osa protester.

Le petit chien geignit, se frottant contre Clayton Manners; celui-ci lui gratta la tête. Lucardo m'observait du coin de l'oeil.

Je me tournai vers l'assassin:

-Vous avez oublié le collier... Ce fut votre erreur.

-Quel collier? Sandra ne... -il pâlit soudain et la phrase s'éteignit dans sa gorge.

-Poursuivez, poursuivez...! Dites-nous qu'elle ne portait pas de collier! -j'approchai brusquement mon visage du sien- J'aimerais que vous me disiez comment diable vous le savez, sans avoir vu le corps? Car, aucun d'entre vous, la servante exceptée, n'a vu le cadavre... et vous n'êtes pas la servante, que je sache.

Je sus que j'avais gagné. Il semblait se rapetisser sous ses vêtements élégants. Ses joues se faisaient flasques.

-C'est bon -murmura-t-il-. J'avoue.

-Bien sûr. Vous l'avez tuée. Ce n'était probablement pas prémédité...; je dirais même que vous n'aviez pas l'intention de le faire. Mais vous vous êtes disputés, vous vous êtes mis en colère, et...

-J'ai vu rouge -dit l'assassin dans un murmure-. Rouge.

-Elle était étendue sur le lit. Aveuglé par la rage, vous vous êtes jeté sur elle et vous l'avez étouffée avec un oreiller, hein?

-Oui, c'est vrai. Vous avez raison... sur toute la ligne.

Je remarquai que Flores ne quittait pas Poolstick des yeux, en prévision d'une réaction violente de ce dernier, mais le dessinateur se bornait à regarder fixement l'assassin, sans faire mine de bouger.

-Comment... comment l'avez-vous découvert, sergent? -demanda l'assassin d'une toute petite voix.

-Le mérite en revient au caporal Flores -avouai-je.

-Je dirais plutôt qu'il revient à Manrique, sergent -rectifia Flores.

Il s'adressa aux autres: Connaissez-vous Jorge Manrique?

Personne ne connaissait.

-C'est un grand auteur espagnol qui vivait au 15^e siècle. L'auteur de ce livre -Flores montra le fameux bouquin qu'il avait déniché dans la bibliothèque de Sandra Seymour-. Il y a un magnifique poème dans ce livre; il s'intitule "Coplas por la muerte de su padre" -poursuivit Flores-. J'étais par hasard en train de le lire quelques instants avant que l'assassin n'entre. Mais, bien sûr, cela ne me disait encore rien à ce moment-là.

-Et comment...? -balbutia l'assassin.

-J'ai observé le chien.

-Le... chien? -demanda la Spooter.

Flores éleva la voix.

-Le chiot, à vrai dire... Car quiconque a déjà vu un chien, peut se rendre compte que Brushie n'a pas encore trois mois... Vous commencez à comprendre?

Je l'écoutais en silence. Le jeunot n'était pas si simplet que ça après tout!

-A certains moments, Brushie s'est comporté comme bien peu de chiots -poursuivit Flores-. Ce n'était pas de l'ennui, de la joie non plus. Il ne sautait pas, n'aboyait pas. Il se blotissait contre quelqu'un et jappait. Il gémissait. Pourquoi? Et c'est ici qu'intervient Jorge Manrique.

Je crois que si ce petit bout de chien avait osé aboyer à cet instant, nous l'aurions dépecé sur place. Tout le monde était pendu aux lèvres de Flores.

-Une des strophes du poème de Manrique dit ceci -poursuivit Flores et il traduisait aussitôt afin que tout le monde comprît finalement:-

"Que devinrent les dames,
leurs coiffures et appareils,
leurs parfums?"

-Et la solution est là! Regardez le chien! -s'exclama Flores.

Comme lors d'un match de tennis, toutes les têtes se tournèrent en même temps.

-Il est mal à l'aise, haletant, plaintif... Pourquoi? Il cherche sa maîtresse! Il la cherche partout... il recherche quelque chose d'elle. Et quel est le seul à conserver quelque chose de Sandra Seymour? L'assassin! L'assassin est encore imprégné de son odeur! Il s'est jeté sur elle pour l'étouffer et son odeur l'a pénétré. Les narines sensibles de Brushie l'ont perçue et, depuis, il ne se sépare plus de l'assassin.

Vous n'êtes pas stupide, Manners, et vous aviez deviné pourquoi Brushie ne vous quittait plus. Alors, pour vous couvrir, vous avez prétendu que Brushie vous reconnaissait...! Brushie, âgé d'un peu plus de deux mois, qui vous reconnaîtrait vous, Manners, qui n'êtes plus venu ici depuis huit mois!

-Un instant, Flores -l'interrompis-je-. Il y a quelque chose qui m'échappe. Manners a tué Sandra Seymour, d'accord? Mais pourquoi est-il revenu? N'aurait-il pas été plus logique qu'il se déguisât en courant d'air?

-Cela ne lui aurait servi à rien. J'imagine qu'il avait annoncé sa visite à Sandra Seymour, par téléphone vraisemblablement; et il a eu peur que nous orientions nos recherches par là. Je me trompe, Manners?

L'assassin parla faiblement.

-Je... ne suis pas un criminel. Je n'ai jamais songé à tuer. Je n'avais pas de... plan. Quand je me suis retrouvé avec le cadavre, je n'ai plus eu qu'une idée en tête: fuir... Ce n'est qu'après que je me suis mis à réfléchir. Et si elle avait parlé de moi à quelqu'un? Si elle avait dit que je devais venir? Si elle l'avait noté dans son agenda? -il se cacha les yeux en soupirant-. Vous pouviez enquêter.

A l'aéroport de San Francisco. Vous découvririez que j'étais venu à New-York. Et puis j'ai pensé... que je pouvais avoir laissé un indice qui me dénoncerait. Un mégot, des empreintes... que sais-je! -il enfouit son visage entre ses mains-. Je n'avais pas de plan! Je ne suis pas un assassin!

Flores renchérit:

-Il n'y avait aucune empreinte digitale.

-Parce que je n'ai pas retiré mes gants, j'en suis sûr à présent. Mais, en ces moments terribles, je ne pouvais plus me concentrer, je n'arrivais plus à me souvenir de rien avec certitude... -il rit amèrement, avec désespoir presque-. Et pour comble, je n'ai pas fumé une seule cigarette! Mais je n'ai pas pu me raisonner... il fallait que je revienne... Je ne sais pas comment j'ai pu feindre le calme quand je vous ai rencontrés... Je ne sais pas... je n'en pouvais plus...

Je pris le téléphone et composai le numéro de la Brigade des Homicides.

-Ici Caffi -dis-je-. Affaire classée.

Puis je raccrochai: toujours mon fameux tempérament dramatique. Je me tournai vers Flores:

-Je vous félicite, caporal. Vous décrochez la timbale avec vos sacrées manies. Je vois que les réponses ne résident pas toujours toutes dans les gens. Les chiens et les livres peuvent nous en apprendre un bon bout... si nous apprenons à lire en eux. Et je voudrais apprendre.

©, 1976, Carlos María Federici (T.: Jean-Pierre Vuylsteke & Bernard Goorden)

DISQUES

HI-FI

CLAUDE LEFRANCQ

362

356 a

Chaussée d'Alseberg
-1180.Bruxelles-

Tél.: 344.38.43

SECRET DE POLICHINELLE.

"...l'esprit pervers, dont les philosophes ne parlent pas..."

Il y eut comme un éclatement de soleil: le ciel s'incendia brusquement, tandis que les objets devenaient invisibles.

C'était toujours la même chose avec elle, qu'elle se trouvât en brillante société ou dans une banale rue de banlieue, comme maintenant.

Sandra était d'une beauté époustouflante, presque douloureuse dans la brutalité de sa perfection, d'une agressivité presque injuste. Elle respirait trop la grâce et heurtait la sensibilité.

C'était chaque fois la même chose. Il suffisait que Sandra arrivât quelque part pour que tous s'en laissassent imposer par sa tyrannique splendeur.

En cette nuit d'hiver, il n'y avait pas âme qui vécût dans les rues que Sandra empruntait... Les pas de la jeune fille résonnaient de plus en plus bruyamment au fur et à mesure que s'estompaient les bruits de fond de l'avenue proche.

Sandra marchait sans se presser. Cela ne lui ressemblait pas d'avoir peur de l'obscurité, des hypothétiques dangers de la nuit.

Elle poussa néanmoins une exclamation de surprise étouffée lorsqu'une ombre se matérialisa brusquement et sans avertissement à côté d'elle.

-Mademoiselle.

Une voix basse et suppliante parvenait à ses oreilles. Elle ne se retourna pas.

-Je vous en prie, accordez-moi un instant. Je voudrais...

Ce fut suffisant. Même sans la lumière du réverbère qu'ils dépassaient, elle l'aurait reconnu. Elle ne changea rien à sa démarche et ne tourna pas la tête.

Elle sentit la colère monter en elle, comme le sang dans un tampon d'ouate. Cet individu avait le don d'apparaître comme les lutins, de la façon la plus inattendue, pour se lancer invariablement dans un insupportable chapelet de bêtises... Elle avait déjà, plus d'une fois,

été obligée de le chasser et, chaque fois, il était parti, la tête basse et avec un air de profonde amertume. Un air absurde de profonde amertume... Car il était un être irrémissiblement grotesque.

-Encore vous? -dit-elle, sous l'emprise de la colère et à voix basse-.

Je vous ai déjà dit de cesser de m'épier!

-Mademoiselle -répétait-il avec un tremblement dans la voix, sans cesser de marcher à côté d'elle-, écoutez-moi, je vous en prie. Permettez-moi de vous exprimer mes sentiments et je jure de ne plus vous importuner.

-Allez-vous-en -dit-elle sèchement-. Je vous ai déjà dit que je suis fiancée.

-Mais écoutez ce que...

-Ca ne m'intéresse pas! J'ai déjà un fiancé. Allez-vous-en.

-C'est vrai? -son ton incrédule lui crispait les nerfs-. Dites-moi que c'est vrai que vous avez un fiancé; jurez-le moi, et je vous laisse tranquille.

Elle s'arrêta et lui fit front pour la première fois, une lueur incendiaire dans ses beaux yeux.

-Je n'ai rien à vous jurer! Allez-vous-en, s'il-vous-plaît!

Il hésita, troublé. La chevelure exubérante et ardente de Sandra contrastait avec la froideur de ses phrases. Il sembla se recroqueviller sur lui-même..., bouleversé jusque dans les tréfonds de ses entrailles pour finir par disparaître dans un gouffre insondable.

Sandra éprouva alors un sentiment étrange: son dégoût initial se muait peu à peu en colère, pour se figer en une sensation de haine inexplicable... Elle considérait la face terreuse de cet être, ses épaules légèrement voûtées, ses yeux humides et ronds, l'air suppliant de toute sa physionomie, et des désirs incompréhensibles et fébriles l'envahissaient: la tentation irrésistible de lui jeter en pleine face son rire cruel et tranchant de mépris; l'envie aussi violente qu'irrationnelle de se jeter sur lui et de lui labourer le visage de tous ses ongles.

-Vous êtes... cruelle -la voix jaillit du centre même du visage sillonné des marques de la plus vive souffrance-. Vous... -un sanglot

étouffé coupa la phrase.

Sandra se retourna, méprisante, le cinglant du voile doré de sa chevelure. Ses talons se remirent à frapper nerveusement les dalles grises du trottoir.

-Je vous en supplie! -la prière résonna derrière elle comme un murmure, et à la fois comme un cri de désespoir-. Ne partez pas! Ecoutez-moi!...

Elle refit volte-face.

Et elle observa, avec le regard froid et analytique de l'entomologiste qui découvre une nouvelle espèce, l'expression implorante, le nez pointu, les yeux particulièrement ronds...; une grossière caricature, insupportable.

-Fichez-moi la paix! -lança-t-elle, arrogante, d'un ton mordant-.

Cessez de m'importuner..., polichinelle!

Mais il ne s'en alla pas. Par une attitude à la fois persévérante et humble, il l'obligea à l'écouter.

-J'ai besoin de votre beauté -bredouilla-t-il-. J'ai besoin de... la posséder, de la respirer pour... vivre.

Sandra éclata de rire.

-Toujours la même histoire! -s'exclama-t-elle-. Je vous en prie...!

Elle tenta de s'éloigner, mais l'homme lui barra le passage.

-Dois-je comprendre que... je n'ai aucune chance... Vous ne faites que... vous moquer de moi. Donc c'est... non.

-Exactement -répondit-elle-. C'est ce que je dis depuis le début: non.

La pâleur dégouлина sur son être comme un liquide visqueux.

-C'est impossible... -balbutia-t-il, comme s'il se parlait à lui-même ou à quelque divinité insensible-. C'est impossible.

La rue était toujours aussi déserte, à l'exception d'eux deux; c'était à peine si un vrombissement de moteur venait de temps à autre troubler le silence. Un vent froid leur fouetta soudain le visage, et Sandra s'enveloppa dans son chaud manteau de loutre.

-Vous ne pouvez pas me faire ça -on percevait nettement l'effort qu'il faisait pour contrôler sa voix, alors qu'il était au bord des larmes-. Vous êtes ma seule raison de vivre. Vous ne pouvez pas dire non!

A contempler ses yeux de poussin perdu parmi des coqs, la main tremblante qui s'arrêta dans un geste qu'il fit vers elle, son corps tout entier, pantelant et saugrenu, Sandra se sentit envahie par un calme froid et impitoyable. Elle le fixa droit dans ses yeux globuleux et lui parla d'une voix lente et résolue: chaque mot était un coup de poignard; chaque inflexion de sa voix, du sel sur la plaie.

-Ecoutez-moi bien -dit-elle-. Je suis déjà prise. Je suis fiancée. Votre problème personnel ne me concerne pas. Maintenant, je vous prie de cesser de m'importuner.

Il vacilla..., comme si elle lui avait jeté à la figure des pierres au lieu de mots.

-VOUS... AUSSI...

Elle avait déjà fait quelques pas lorsqu'un désir inconscient et morbide la poussa à retourner pour observer sa réaction.

-Il n'y a donc plus aucun espoir... -il poursuivait son soliloque d'une voix presque imperceptible, comme s'il jouissait, lui aussi, de la conviction qu'il avait de la répulsion de Sandra, dans une sorte de tentative d'autodestruction.- Il ne me reste plus... rien.

Il redressa brusquement la tête, et Sandra aperçut une lueur fiévreuse dans ses yeux.

-Il me reste une chose..., une seule chose -murmura-t-il, la voix rauque. Sa main fouilla dans ses vêtements avec une incroyable frénésie.

Sandra eut un tressaillement en apercevant le revolver.

Mais elle se ressaisit vite. L'arme faisait partie du personnage, au même titre que son nez pointu et son allure gauche. Il était trop grand, trop noir pour impressionner sérieusement. Il était spectaculaire, indécent, comme tout ce qui concernait cet homme.

-La scène classique! -songea Sandra-."Si tu ne m'aimes pas, je me tue!" Quelle absurdité!

Et à haute voix.

-Epargnez-moi le mélodrame, je vous prie -dit-elle, d'un ton moqueur.

Et tout à coup, le monde explosa.

Les yeux bleu-ciel s'élargirent, incrédules, humides..., refusant de se rendre à l'évidence de ce qui venait d'arriver. Une horrible ex-



pression d'agonie se répandit sur son visage, et sa main moite se crispa sur l'arme.

Et le corps démantelé s'écroula, telle une marionnette dont les ficelles auraient été coupées..., tel un pantin désarticulé. Il s'effondra dans la rue déserte, sans une plainte.

Quelqu'un poussa un cri, quelque part. Bientôt, des dizaines d'yeux fixaient, fascinés, le cadavre gisant et le filet écarlate qui s'écoulait entre les jointures des dalles comme un minuscule Achéron...

...Et pas loin de là, derrière un coin, dissimulé dans les ténèbres, serrant encore l'arme entre ses doigts crispés, une expression indéfinissable sur le visage -transition entre la stupeur et l'ironie de l'expérimentateur, amalgame de la douleur la plus profonde et de la joie la plus diabolique-, Polichinelle scrutait d'un oeil inquisiteur le trou noir et fumant du revolver:

-Pourquoi toujours cette expression de stupeur..., d'incrédulité. Comme toutes les autres... Pourquoi? Je ne sais pas... Je ne sais pas... A moins que... qu'elles aient cru... que j'allais décharger le revolver sur mon propre coeur... Est-ce possible? Est-il possible qu'elles aient toutes cru cela?...

Et Polichinelle s'évanouit dans l'obscurité..., comme un diable narquois réintégrant sa boîte à surprises.

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: Ingrid Van Reijssen-Godard)

Le Fureteur

Chaussée d'Alseberg 291
1180 Bruxelles

Tél. 02/345.70.33

**LIVRES
et
DISQUES**

d'occasion

VENTE ET ACHAT

Romans policiers ★ Science Fiction ★ Bandes dessinées etc.

Entrée libre tous les jours de 13 heures à 19 heures





J'AI À NOUVEAU ÉCHOUÉ ! TOUTES LES PUISSANCES INFÉRNALES SE LIGENT CONTRE MOI ! MAIS PEU M'IMPORTE ! JE NE RENONCERAI PAS !

CALME-TOI MON ONCLE !

JE SAIS QUE J'Y PARVIENDRAI ! QUAND... OU COMMENT CELA N'A PAS D'IMPORTANCE. JE TROUVERAI UN MOYEN D'AUGMENTER LA TAILLE HUMAINE !

VIEUX TOU !



JETTE-LE DANS LE RÉSERVOIR D'ACIDE THEA... JE DEVRAI ME RENDRE AU VILLAGE AFIN D'APPOSER UNE AUTRE OFFRE D'EMPLOI... POUR TROUVER UN AUTRE... VOLONTAIRE !

JE N'AIME PAS CELA... IL Y A TROP DE MORTS. MON ONCLE VA SE FAIRE PINGER PAR LA POLICE. JE DOIS ASSURER MA FUITE...

Gefährlich Kunde



J'AI FOUILLE SA CHAMBRE DE FOND EN COMBLE, ET PAS LE MOINDRE ARGENT... OR, JE SAIS PERTINEMMENT BIEN QU'IL EN CACHE ! ICI, PEUT-ÊTRE...

HÉ ! JE BRÛLE !... ET IL Y A QUELQUE CHOSE EN DESSOUS.

CRACK



THEA !!



TU AS PROFITÉ DE CE QUE JE SOIS SORTI POUR ME VOLER, HEIN ? VERMINE ! TU ES COMME TA MÈRE !!

ZEAP !

OW-WH



FILE DANS TA CHAMBRE

NOUS EN REPARERONS PLUS TARD



LA PETITE SALOPE !! ELLE A TOUT RETOURNÉ... ELLE A MÊME ARRACHÉ CETTE...

HMMEL !

IL Y A QUELQUE CHOSE DE CACHÉ LÀ ! JE NE SAVAIS PAS QUE...



UN COFFRET ! SEMBLE QU'IL IT RESTÉ UN DE-SIÈCLE ENTER-RÉ LÀ !

JE POURRAIT-QUE CE SOIT LUI DONT PARLAIT MON GRAND PÈRE ?



C'ÉTAIT DONC VRAI !... MON GRAND PÈRE A AIDÉ VICTOR FRANKENSTEIN DANS SES RECHERCHES ! ET IL EST PARVENU À CACHER SON JOURNAL AVANT QUE LA FOULE NE LES LYNCHÉ... ! DIRE QUE CE JOURNAL EST MAINTENANT À MOI !

FORT AVANT DANS LA NUIT, LORSQUE LE COFFRET FORCÉ A LIVRÉ SON SECRET



ON Y DÉCRIT LES DIFFÉRENTES ÉTAPES DE LA MÉTHODE DE FRANKENSTEIN POUR RESSUSCITER LES MORTS... C'EST LA SOLUTION À TOUS MES PROBLÈMES.



ENTRETEMPS, DANS UNE AUTRE PIÈCE...

LE VIEUX RAT A OSÉ ME FRAPPER ! IL VA ME LE PAYER CHER !

MEEOWR !



ENTRETEMPS, LE MAL MINE LES PENSÉES DE THÉA...
VOILA MA CHANCE ! JAMAIS JE N'AURAIS CRU QUE CE CADAVRE PUT RECOURIR LA VIE... MAIS JE VEILLERAI A CE QU'IL Y AIT UN MEURTIER DÉMENT... QUI SE CHARGE DE L'ASSASSINAT DE MON CHER ONCLE...



FINALEMENT TERMINÉ !... LE CERVEAU DE OTTO STEIN A AIMABLEMENT CÉDÉ LA PLACE À MON PATIENT **DINKEN...**
DANS L'INTÉRÊT DE LA SCIENCE
CETTE MAISON... L'ARGENT CACHÉ QUELQUE PART... TOUT À MOI... JE LE FERA !



LES ÉLECTROCHOCS, À PRÉSENT !! MON ÉQUIPEMENT S'ADAPTE PAR CHANCE À LA TECHNIQUE DE FRANKENSTEIN...

L'EFFROYABLE EXPÉRIENCE SE POURSUIT... ET LA NUIT SUIVANTE, THÉA SAISIT SA CHANCE...!



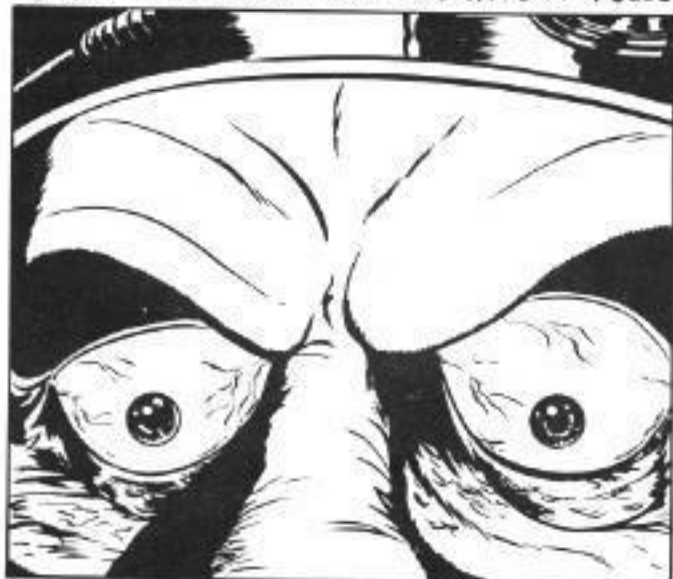
CECI DEVRAIT SUFFIRE!

SNAP



ET MAINTENANT... TANDIS QUE LE VIEUX FOU EST EN TRAIN DE CHERCHER LE QUI CLOCHE, LE MEURTIER DÉMENT VA... MAIS QUE SE PASSE-T-IL ?

THÉA N'ACHEVE PAS SON GESTE : DEUX YEUX SANGLANTS SE RIVENT À ELLE !



LA CRÉATURE S'ÉVEILLE. LA DOULEUR... ET LA RAGE FÉROCE, S'ÉVEILLENT TOUS LES CENTRES NERVEUX RÉAGISSENT EN MEME TEMPS, TANDIS QUE DES SPASMES INTOLÉRABLES CONTRAIENT MUSCLES ET CARTILLAGES, ALTERANT HORRIBLEMENT LES FORMES... DANS UNE AGONIE INDUE ! ET C'EST DANS LES TRÉFONDS DE L'ENFER... DE LA COPULATION DE LA FOLIE AVEC L'HORREUR QUE...



DINKENSTEIN EST NÉ...!

ARGH



LE MONSTRE DONT LE CERVEAU EST ENCORE SENSIBLE DE L'OPÉRATION EST OBLIGÉ DE RECULER DEVANT LES HURLEMENTS DE THÉA



MAIS LE PAROXYSMES DE LA PANIQUE A DÉJÀ ACCOMPLI SON EFFROYABLE EFFET !

LE GRAIN DE SABLE...



Ce n'était qu'un rectangle de carton blanc, d'environ sept centimètres sur quatre, sur lequel figurait un nom imprimé en caractères très fins... Il constituait pour moi un mystère presque aussi terrifiant et indéchiffrable que... que la mort elle-même.

Je tournais et retournais cette carte entre mes longs ongles vernis, en me répétant sans cesse les syllabes qui la composaient. Et je ne trouvais rien qui me fournît une clé, une issue.

E. Treum, songeais-je, E. Treum. Et rien d'autre: pas de numéro de téléphone, ni d'adresse. Monsieur Treum est là, dans le vestibule, à attendre que moi, MOI, peut-être une vieille amie ou -pourquoi pas?- sa maîtresse, je le reçoive. Et moi..., MOI, je ne sais même pas qui est monsieur Treum.

Je levai les yeux et croisai le regard vert de la dame de compagnie, rivé à moi, complice, rusé, de la première fois lorsque, plantant mes pupilles dans les siennes, je lui avais demandé:

-Julia, que dirais-tu si tu apprenais que ta maîtresse a perdu la mémoire?

Et elle m'avait répondu, avec l'éclat félin de ses yeux, fendus en amande et aux cils retournés:

-Je l'aiderais à se souvenir, madame. Sans rien en dire à personne, bien sûr...

Et cela ne fit que confirmer que j'avais bien fait de m'y risquer. Je l'avais pressenti dès j'avais remarqué l'éclat cupide de son regard posé sur les bijoux de ma soeur..., sur MES bijoux. J'étais, dès lors, sûre de mon fait. Jusqu'au moment où on m'avait annoncé ce visiteur.

-Julia, je ne me souviens absolument de rien qui touche à ce monsieur Treum -dis-je, avec une lenteur délibérée, en caressant de mes doigts la carte de visite-. De rien...

Julia secoua la tête, perplexe.

-Je regrette infiniment, madame, mais je ne peux pas vous aider. Tout ce que je sais de cet homme, c'est que votre... c'est que vous le receviez toujours en secret et que vous n'avez jamais soufflé mot à



son sujet. Il est venu vous voir trois fois et s'est assez longuement entretenu avec vous. Il semblait toujours satisfait en sortant... ou, du moins, c'est ce qui m'avait semblé. C'est tout ce que je sais.

Je retirai une belle broche d'émeraudes de mon coffret à bijoux, et la brandis devant la poitrine de Julia, comme pour juger de son effet. -J'ai oublié beaucoup de choses, Julia -dis-je doucement-, beaucoup... Peut-être, cet homme et moi... -complétai-je par un geste confidentiel.

La dame de compagnie fronça les sourcils. Ensuite, comprenant, elle sourit.

-Vous et ce type...? Oh, non, non! Ce n'est pas le genre à ça... Sauf votre respect, madame, c'est un pauvre type...

-C'est bien. Donc, tu ne sais rien de plus?... Bien -je remis la broche dans la boîte à bijoux, à la stupeur de la fille-. Je crois -murmurai-je- qu'elle ne te mettrait pas du tout en valeur, Julia. Tu peux disposer.

-Je fais entrer ce monsieur?

Je gardai le silence, jouant avec les perles de mon énorme collier. Un seul détail pouvait tout ruiner. Peut-être monsieur Treum était-il mon amant... et qu'allait-il penser si je le "vouvoyais"? J'avais besoin d'un petit temps de réflexion.

-Dis à cette personne que je suis indisposée -ordonnai-je à Julia-. Si cela ne lui fait rien, qu'il revienne d'ici une demi-heure...

Une demi-heure. Une éternité... ou un simple répit?

Cette autre demi-heure que j'essayais d'oublier -celle qui m'assailait dans d'affreux cauchemars, malgré les somnifères, celle qui rôdait dans les recoins sombres des pièces silencieuses de la maison, toujours aux aguets, avide de mes terreurs-, cette demi-heure avait pris de l'extension au point de couvrir toute une vie.

Après ces trente minutes, remontant à deux semaines, j'avais connu une résurrection. J'étais morte, mon corps pourrissait dans une tombe... et pourtant je me trouvais à présent ici, tenaillée entre des angoisses et des craintes, à attendre.

Le cinéma m'avait toujours plu. Il constituait pour moi la seule possibilité d'évasion du cafard qui me suffoquait. Et ce fut au cinéma que l'idée se fit jour.

...Un bureau, une pièce misérable dans une pension. Clic-clac, clic-clac, faisaient les machines à écrire; criik-criik, gémissait le lit, chaque fois que je me couchais dans mon infâme porcherie, entre deux journées absolument ternes.

J'ai, plus d'une fois, été tentée d'en finir. Six comprimés au lieu d'un, et mon sommeil serait devenu éternel. Mais le courage me faisait défaut; il m'avait toujours fait défaut, depuis l'époque où ma soeur et moi nous nous asseyions sur le même banc à l'école. "Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau!", les gens se faisaient la réflexion... et c'est vrai que nous étions pareilles. Mais la ressemblance se bornait à l'apparence charnelle. Lucia avait toujours été plus volontaire, plus audacieuse. Lorsque nous étions jeunes filles, elle me chipait mes cavaliers de bal, et je restais là, à me lier d'amitié avec la tapisserie. Je l'entendais rire, de joie et de satisfaction, et pendant un certain temps j'ai ri moi aussi.

Lucia s'était ensuite mariée. Je me rappelle que j'avais pleuré toute la nuit, lorsqu'elle me l'avait annoncé. L'oreiller épongea mes larmes et étouffa mes gémissements. Avec LUI, précisément. Je ne pus pas lui pardonner.

Nous nous séparâmes. Je dus gagner ma pitance. Clic-clac, criik-criik... jour après jour, jusqu'à ce que la dernière porte se fermât. Si "avenir" avait un jour signifié quelque chose, je l'avais pour ma part oublié.

Un jour, Lucia reparut. Son mari était mort, en lui léguant une fortune. Elle m'invita à partager dorénavant son existence, mais je ne lui avais pas pardonné. Et il y avait une moue à sa bouche, retouchée au rouge-à-lèvre, qui me fit comprendre -c'était inexplicable car elle possédait une décapotable gris-perle, six manteaux de vison, une villa au bord de la mer et le corps couvert de bijoux- qu'elle dissimulait dans les replis de son âme une amertume que je ne parvenais pas à définir.

Je n'étais pas disposée à faire son jeu. C'était après tant d'années qu'elle se souvenait de moi? Eh bien, elle pouvait sécher ses larmes toute seule!

...Je restai à mes journées brumeuses et à mes nuits sans étoiles. Ma seule distraction consistait en une série de films les samedis soirs, dans un cinéma bon marché.

Et ce fut précisément le cinéma qui me donna l'idée, bien que je ne puisse pas l'affirmer avec certitude. Qui sait de quels abîmes reculés sourdent les forces obscures qui se traduisent en pensées? Ne l'avais-je pas toujours portée en moi, sans le savoir? Ne m'avait-elle pas accompagnée -enveloppée dans les brumes d'un cauchemar quelconque- au cours de ces nuits sans lumière, où je me retournais sans cesse dans mon lit grinçant?...

Mais cette ombre imprécise d'une faute à commettre ne s'est muée en dessein qu'il y a six mois, lorsque j'ai vu le film de Bette Davis.

La trame m'avait fascinée dès le début: deux soeurs jumelles; l'une, pauvre et solitaire; l'autre, riche et conquérante, héritière de millions. L'histoire atteint son paroxysme lorsque la soeur infortunée décide d'assassiner l'autre et de la supplanter. Il n'y avait pas de risques car elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau...

...Et l'idée prit corps à partir des obscures racines qui se nourrissaient de ma rancœur. Lucia avait brutalement fait irruption dans ma vie... s'emparant même de ce qui me revenait. Et je pouvais remédier à cette injustice. Je pouvais être elle.

Je commençai à préparer le terrain. Un esprit de volonté et une force de caractère que je n'aurais jamais osé comparer à mon inexistante personnalité d'auparavant, me renforçaient dans ma conviction. (Le crime est contagieux et se propage à une vitesse inouïe, contaminant un à un tous les atomes de l'être... A présent, je le sais).

Je me réconciliai avec Lucia; elle en fut surprise. Je sortis avec elle, étudiai sa manière d'être et de parler, de s'habiller et d'agir. Je fréquentai sa maison, jusqu'à ce qu'elle me devint familière...; j'acceptai ses prêts de vêtements et de bijoux, afin d'habituer ma

chair plébéienne au contact de la richesse.

Et entretemps, je la haïssais plus que jamais, parce que, même au milieu du luxe et de la splendeur où elle vivait, elle gardait ce rictus d'amertume qui lui tordait la bouche. Je commençai à savourer ce que j'allais lui faire.

Je continuai à préparer la mise en scène:

-Doña Paulina -dis-je un jour à ma propriétaire, je ne vais pas pouvoir vous régler mon loyer.

-Quoi?

-On m'a mise à la porte, je n'ai plus de travail -expliquai-je; et j'avais l'air tout à fait découragée.

Elle mit les poings sur ses hanches.

-Ecoutez, Clara. J'ai également mes obligations... Je ne peux pas me mettre à faire la charité; moi-même, je n'ai rien en trop.

-C'est bon!... Jetez-moi à la rue. Cela n'a plus d'importance!

-Je n'ai pas dit cela, mais... n'aviez-vous pas une soeur dont la situation financière est confortable? Peut-être qu'elle...

-Je ne crois pas qu'elle lèvera le petit doigt pour moi...; mais je vais essayer.

Et ma toile se tissait.

Le lendemain de mon départ -que j'avais volontairement provoqué-, je téléphonai à Lucia, la priant de venir me voir. Elle accourut. Je lui servis un verre de lait, contenant huit pillules de mon somnifère. Je lui ôtai ensuite ses bijoux et ses vêtements et lui mis mes habits. J'effaçai toutes les traces, et le tour était joué. Cela m'avait pris une demi-heure.

Il n'y eut pas matière à enquête. Il s'agissait d'un cas évident de suicide. Les raisons classiques sautaient aux yeux et il y avait des témoins en suffisance. Le chef de bureau -..."j'ai dû la renvoyer, elle n'était plus bonne à rien", la propriétaire du trou de cochon ("si j'avais qu'elle allait en arriver là..."), MA PROPRE SOEUR.

Des funérailles modestes -j'étais peu de chose pour le monde- et son existence se fit mienne.

Tout se déroula à merveille, du moins pendant la journée -La nuit,

les cauchemars assuraient la relève-. Je commençais à pousser un soupir de soulagement... lorsque la dame de compagnie me transmit la carte de visite de ce monsieur Treum...

...Et la demi-heure était déjà écoulée et Julia reparaisait sur le seuil de mon antichambre -comme lors d'un de ces rêves angoissants où les événements se répètent sans cesse, où l'on passe d'un dénouement insupportable à un nouveau début de terreur-, pour m'annoncer:

-Monsieur Treum, madame.

Et ce fut, assez crispée, que ma langue articula:

-Fais-le entrer.

Un instant d'attente absurde et il entra.

C'était un petit homme, soigné, dont les cheveux clairsemés, bien que soigneusement peignés, ne parvenaient pas à dissimuler une honteuse calvitie. Je crus discerner quelque chose d'onctueux dans sa façon de regarder et autre chose, indéfinissable, tapi dans tout son être; mais mon état de nervosité ne me permettait pas de porter un jugement objectif... Mon Dieu, comment devais-je commencer?

-Et comment vous portez-vous aujourd'hui, chère madame? -dit-il.

-Moi..., très bien, monsieur Treum, je vous remercie -répondis-je, n'osant pas trop m'aventurer sur un terrain méconnu de moi... Qui était-il, ô cieux, QU'était-il?

-Comment vont ces douleurs? Allons, du courage, madame! J'y mettrai un terme aujourd'hui.

L'étincelle se fit dans ma tête. Je remarquai pour la première fois la trousse de cuir que portait le visiteur. Et j'établis le recouplement avec le sempiternel rictus acide de ma soeur... dont je comprenais l'origine à présent. Lucia était malade! J'éclatai presque de rire, dans l'hystérie du soulagement que cela me procurait.

-Dès lors, madame -dit monsieur Treum-, je me vois dans la regrettable obligation d'aborder, avant toute chose, l'aspect... hem!..., pratique de l'affaire qui nous occupe. Je suppose -ajouta-t-il, en s'éclaircissant une fois de plus la voix- que vous aurez sous la main...

Les choses devenaient limpides. Il était vraisemblable que la nature du mal qui affligeait Lucia était de caractère plutôt... intime et

délicat à discuter. C'était pour cette raison qu'elle s'était vue obligée de recourir aux services d'un tel personnage. Je n'aurai pas de mal à le rouler, songeai-je.

Je portai les mains à ma tête, imitant presque à la perfection un geste de ma soeur:

-Oh, mon Dieu! Vous allez me prendre pour une inconsciente! Voudrez-vous croire que je ne me souviens plus exactement...?

Je perçus un étrange éclair dans ses yeux aqueux et je craignis, pendant un instant, avoir fait un faux pas. Néanmoins, il se borna à déclarer:

-Il est courant que mes... hum!..., patients oublient ce genre de détails, chère madame. Moi aussi, je les oublierais, si c'était possible. Mais qu'y pouvons-nous! Dans ce monde pourri, il faut s'adapter aux circonstances, et pour ma part... hem!..., je ne parviens pas à me détacher autant que je le souhaiterais des contingences matérielles. Vous me devez, hem!, six cents mille pesos pour mon traitement.

Un regard de ses pupilles troubles me convainquit que je devais accepter la moindre de ses exigences. Abusait-il ou non? Je ne pouvais pas tout compromettre pour six cents mille pesos. Après tout, ce n'était pas cette somme qui allait me ruiner.

Je me dirigeai vers le petit coffre-fort, dissimulé dans le mur, et en retirai la somme demandée. Il la prit en souriant, la compta rapidement et l'enfouit tout aussi vite dans ses hardes.

Il ouvrit ensuite sa trousse.

-Relevez votre manche, je vous prie -dit-il.

Je le vis remplir d'un liquide jaunâtre une seringue hypodermique.

-Les... les aiguilles me font peur -murmurai-je.

-Vous ne sentirez rien -assura-t-il-. Ne vous en faites pas.

Je devais m'y soumettre sous peine de faire tout tomber à l'eau. Voilà d'où venait le rictus bilieux de Lucia!, songeai-je. Mais la patiente connaîtra à présent une subite amélioration -je souris en mon for intérieur en tendant mon bras à monsieur Treum- et cette coûteuse thérapeutique prendrait fin.

Je frissonnai en sentant le froid du tampon alcoolisé.

Quelques secondes plus tard, il remettait la seringue dans sa trousse, la fermait avec un claquement sec et retrouvait son sourire.

-Cela fera son effet d'ici deux heures -déclara monsieur Treum.- Cela me permettra de sortir du pays... Il faut dire que leur étroitesse d'esprit fait que le commun des mortels se montre... hum!..., assez réticent à l'encontre de certains principes fondamentaux et persécute encore les hommes de science qui, comme moi, ont consacré leur vie à soulager les maladies incurables en recourant à la respectable pratique de la... hem!... de l'euthanasie.

J'attends mon heure...

©, 1976, Carlos María Federici (T.: Christian Balliu & B. Goorden).



CHAISE MUSICALE.

Il s'agissait pour Wulfodtsky de son gagne-pain.

Un homme tendu sur une chaise, transpirant de peur.

La décharge intolérable de 500 watts.

Un autre homme, debout, face à celui de la chaise; un homme au regard d'acier et à la mâchoire proéminente, bleue de barbe. Son corps était robuste et mal proportionné, comme s'il avait été taillé à coups de hache dans une souche de sequoia. Ses avant-bras, gros et poilus comme les pattes d'une énorme tarantule, reposaient, croisés, émergeant à moitié des manches retroussées d'une chemise sale. Mais c'étaient ses mains calleuses, aux veines saillantes,...., des mains où palpitait une force menaçante, qui attiraient le plus l'attention.

Wulfodtsky était l'homme qui se tenait toujours debout. Il était l'homme-mécanisme, huilé pour exécuter avec précision une tâche bien déterminée.

L'autre n'était que...de la matière première. Wulfodtsky s'y appliquait consciencieusement, ses avant-bras et ses mains réalisant un travail d'une redoutable efficacité. Jusqu'à ce que la matière première s'amollît, se tordît et devînt malléable à souhait.

Le résultat, précieux pour ceux qui payaient Wulfodtsky, était des renseignements. Et Wulfodtsky avait acquis une réputation dans le milieu.

L'épais index du commissaire Luke Holland appuya sur le bouton de l'interphone.

-Faites entrer Wulfodtsky -ordonna-t-il.

Il se trouva aussitôt en sa présence.

-Asseyez-vous.

Wulfodtsky cligna des paupières. S'asseoir?

-Qu'y a-t-il? -demanda-t-il- C'est pour du travail?

Le commissaire le toisa avec mépris.

-Asseyez-vous -répéta-t-il-. Je ne vous ai pas appelé pour cela.

Wulfodtsky prit gauchement place sur une chaise métallique, placée en face du bureau du commissaire.

-Savez-vous ce que vous avez fait, imbécile? -éclata soudainement le commissaire.

-C'est à Portino que vous faites allusion?

Holland fit claquer sa large paume sur le bureau.

-Portino était innocent! Le coupable s'est rendu cette nuit! Comprenez-vous, maudit?

Wulfodtsky s'agita sur sa chaise.

-Je n'ai fait qu'exécuter les ordres -rétorqua-t-il maladroitement.

-Les ordres! -singea Holland, avec un mépris rageur-. Portino est mort! Vous avez tué ce garçon! Vous rendez-vous compte, imbécile?

-Je lui ai appliqué le même traitement qu'aux autres -fit Wulfodtsky-. Ce n'est pas ma faute s'il n'a pas résisté.

-Portino était INNOCENT!

-Vous me l'avez confié.

-Suffit! -le commissaire passa ses doigts tremblants dans ses cheveux-. L'oncle de Portino est parvenu à faire éclater le scandale...! La presse va nous coincer impitoyablement! C'est la fin! Ne comprenez-vous pas?

Wulfodtsky ne répondit pas. Il n'avait jamais été un beau parleur; mais ce n'était pas l'envie qui lui manquait de lâcher quelques trucs.

-Vous allez quitter l'Etat immédiatement. Tout a déjà été arrangé. Il vaut mieux que vous fassiez vos préparatifs à l'instant. Compris?

-Compris.

Wulfodtsky fulminait intérieurement. On l'écartait tout bonnement de la scène! Il allait devenir "le fonctionnaire indigne de la noble tradition de la vaillante brigade policière de New-York"; ses chefs - Holland comme les autres-, allaient faire de lui un bouc émissaire.

-Ne vous souciez pas des questions d'argent. Nous avons déjà pris toutes les dispositions nécessaires -dit le commissaire.

-Parfait.

Ils se regardèrent, sans plus rien trouver à ajouter. Wulfodtsky sortit.

Une fois seul, Holland resta absorbé pendant quelques instants, tapotant des doigts sur la table. Il s'arrêta en s'apercevant qu'il

était en train de battre la mesure de "l'Hymne de la Police". Ses doigts passèrent alors à la plaque dorée: COMMISSAIRE L. HOLLAND. Il frotta ensuite, avec le revers de sa manche, les empreintes qu'ils avaient laissées sur le bronze poli.

Il sortit enfin une pastille rosée de sa poche et l'avalait avec une gorgée d'eau qui lui parut tiède.

La station n'était pas aussi grande que la Gare Centrale, mais il s'y trouvait pas mal de gens. Wulfodtsky, le portefeuille entre les dents, se fraya un passage, en jouant des coudes.

Il avait faim. Il devait tout d'abord trouver un endroit où se restaurer. Une fois bien installé et remonté par un bon whisky, il serait mieux en mesure d'établir la suite de son programme.

Il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. Tout s'était déroulé trop rapidement pour Wulfodtsky. Cette pesante routine de tous les jours le rendait incapable de s'adapter à des changements subits. Les changements l'ennuyaient...

Il fouilla ses poches à la recherche de cigarettes, mais ne trouva qu'un paquet presque vide. Il sacra entre ses dents: dans sa hâte, il avait oublié d'emporter une farde de la ville.

Il en introduisit une entre ses lèvres et fit jouer son briquet.
-Puis-je avoir du feu, s'il-vous-plait?

Wulfodtsky approcha la petite flamme de celui qui lui avait adressé la parole, sans le regarder, tant il était absorbé par ses réflexions.

-Merci, l'ami -et il sentit que l'autre lui donnait une tape sur l'épaule

-De rien -répondit-il machinalement.

"L'ami", songea Wulfodtsky. Pour sûr qu'il ne me connaît pas pour me qualifier de la sorte. En ville, ceux qui connaissent Wulfodtsky ne le traitaient pas non plus en "ami"; mais New-York est une chose, se dit-il.

Il y avait dans la gare en question un minuscule snack-bar. Il était déserté, ce qui attira la nature réservée de Wulfodtsky. Un barman au teint de cire et aux yeux tristes et cernés était accoudé au

comptoir recouvert de linoléum rouge.

-Whisky -demanda Wulfodtsky, en prenant place sur un tabouret.

-Voulez-vous quelque chose à vous mettre sous la dent?

-Donnez-moi un sandwich au poulet.

Le mélancolique personnage le servit et reprit la même position qu'avant. Une horloge égrenait quelque part les secondes.

Wulfodtsky constata, non sans étonnement, qu'il était inquiet. Qu'est-ce qui n'allait pas...? Mais la première gorgée de whisky chassa ces idées. Il était urgent qu'il élaborât ses projets.

Qu'allait-il faire? Toujours le même métier, bien sûr. C'était le seul où il était compétent et qui lui permettrait de subvenir à ses besoins... Il devait commencer par étudier ce nouveau milieu où on l'avait plongé. Il se tirerait d'affaire.

Une main se posa sur son épaule.

Il se retourna en sursautant un peu, car il n'avait entendu entrer personne. Deux hommes l'abordaient. L'un d'eux, brun et costaud, maintenait sa main sur l'épaule de Wulfodtsky. L'autre, grand comme un échafaudage de peintre, une énorme tête ronde, restait immobile, les mains dans les poches de son pardessus.

-On vous réclame, l'ami -dit le brun.

La barman au teint jaunâtre cilla de ses yeux lugubres et glauques.

Le regard de Wulfodtsky se riva à la plaque argentée du bureau, sur laquelle était gravé le texte:

E. GUKKA - COMMISSAIRE.

Gukka était gras et avait une horrible denture jaune et un crâne chauve. Il parlait par murmures et fixait les autres d'un cruel regard d'une telle intensité qu'il les obligeait à détourner les yeux.

-Fameux stratagème que de filer la "came" à votre compère, en faisant mine de lui demander du feu -dit-il-. Domage qu'il soit un peu couçu... Votre complice s'est évaporé en fumée; mais nous nous contentons de vous.

Wulfodtsky resta les yeux rivés à la plaque polie. Il ne répondit pas.

-Vous êtes doté d'une certaine dose d'intelligence, n'est-ce pas?

Le commissaire attendit une réponse et comme il ne l'obtenait pas, il secoua légèrement les épaules.

-Je suppose que vous comprenez que le fait de passer à table évitera beaucoup de désagréments à votre santé, hein?

Une sorte d'abâtissement s'était emparé de Wulfodtsky, paralysant ses facultés. Il aurait voulu crier: "Je ne sais rien! Je n'ai rien à voir avec cette histoire!" Mais il comprenait qu'il avait perdu la partie. Le paquet de drogue dans la poche -il se rappela que ce type l'avait appelé "ami"-..., le fait qu'il avait été expulsé de la Police de New-York, dans le fichier de laquelle il figurait en tant que "greffier" -et il savait pertinemment bien que ni Holland ni les autres ne lèveraient le petit doigt pour le tirer d'affaire-..., la circonstance aggravante, en l'occurrence sa sortie précipitée de l'Etat; tout se liguaient contre Wulfodtsky, pour l'écraser, le réduire à néant, en finir avec lui.

Il finit par pouvoir articuler:

-Je ne sais rien.

Et sa voix avait une inflexion peu convaincante à ses propres oreilles: fausse, un tissu de mensonges. Il en arriva même à se demander, un grotesque instant, s'il n'était pas fou, s'il n'était pas vraiment coupable, si ce n'était pas eux qui avaient raison en fin de compte... Il secoua la tête.

Gukka l'observa un moment. Le silence qui succéda mit les nerfs de Wulfodtsky encore davantage en boule.

-Confiez-le à Stronheim -fini par dire Gukka.

Cela avait consisté pour Wulfodtsky en son gagne-pain.

Une forte décharge lumineuse: 500 watts brûlant à la fois.

Un homme, debout, aux avant-bras velus, croisés sur sa poitrine, et aux yeux froids, qui vous fixaient sans aucune émotion; un homme aux fortes mains, nerveuses, qui, même au repos, parvenaient à fasciner par l'efficacité et la redoutable précision qu'elles promettaient si on voulait parvenir à un résultat bien déterminé à l'avance.



Un autre homme, suant la peur par tous les pores, recroquevillé sur une chaise, tremblant, attendant...

...Et c'était au tour de Wulfodtsky d'occuper la chaise.

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: Rosy Paolillo & B. Goorden)

"IDES . . . ET AUTRES", "PRIX SPECIAL INTERNATIONAL"
à la 3^e CONVENTION EUROPEENNE DE SF (POZNAN - AOUT 1976).

- No1: "Social-Fiction espagnole" (Hiver 1973)
- No2: "Science-Fiction soviétique" (Printemps 1974)
- NoSPECIAL: "Utopie Asiatique" (Eté 1974)
- NoSF INFORMATION: "SPECIAL AUDERGHEM" (Automne 1974)
- No3: "Fictions d'Amérique Latine" (Hiver 1974)
- No4: "SF d'expression néerlandaise" (Printemps 1975)
- No5: "SF et fantastique allemands" (Eté 1975)
- No6: "Paralittératures de la Péninsule Ibérique" (octobre 1975)
- NoSPECIAL: "Le dernier du maquis - El ultimo del maquis" (Luis Cantero)
- No7: "Théâtre et SF"
- No8: "Histoire de la SF et du Fantastique espagnols"
- No9: "Souvenirs du Futur"
- No10-11: "Le Cercle Hermétique" (Hesse & Jung et la SF)
- NoSPECIAL: "Nouveau Monde, mondes nouveaux" (anthologie poétique)
- No12: "SF italienne"
- No13: "SF des Pays de L'EST"

"IDES . . . ET AUTRES" devient entièrement en "offset"!

- No14: "La nouvelle policière latino-américaine"
- No15: "SF, réalité et psychanalyse"

UNE ARME A DOUBLE TRANCHANT.

La tête de Klegg Zangwill avait la forme d'une énorme poire renversée. Elle était entièrement dépourvue de cheveux, de sourcils, de cils et de dents, mais le pouce du Taxidermiste lui avait en revanche incrusté deux yeux de verre de couleur verte, au fond desquels scintillaient des feux obscurs.

Une incision de chair fraîche récemment entaillée béait maintenant dans la moitié inférieure de la tête de Zangwill: c'était un sourire. Les ombres du couloir ondulaient sur ses accidents de terrain cutanés comme si la vie s'y était incarnée.

-Adieu, Bubert -murmura Zangwill-. Bon voyage.

Klegg Zangwill avait réalisé le crime parfait.

Les pieds du petit homme ne faisaient pas plus de bruit que les pattes d'un chat; et sa vue semblait tout autant défier les ténèbres, tel un félin. Klegg Zangwill savait pertinemment bien où il allait.

Un sifflement grinçant: Zangwill riait sous cape.

Il pouvait s'imaginer le minable et stupide commissaire aux larges bajoues, qui aurait beau se gratter le crâne pour résoudre l'énigme de ce cadavre, sur le jabot blanc duquel s'épanouissait une fleur écarlate.

Bubert était mort, sans l'ombre d'un doute, après avoir été touché en plein coeur. Mais il était inutile de chercher des traces parce qu'elles n'existaient pas. On ne pouvait entamer aucune enquête sur base de l'arme homicide puisqu'il n'y avait aucune arme. Et les preuves balistiques feraient défaut... parce qu'il n'y avait pas non plus de balle!

La main droite et calleuse de Zangwill fit glisser la porte coulissante du petit ascenseur personnel. Les yeux vert foncé clignèrent devant l'afflux de lumière.

Un mauvais moment à passer, se dit-il. Mais c'était en fait plus sûr que les escaliers. Cela le mènerait directement au sous-sol... et à la sortie de service, qui donnait sur la pénombreuse grand'rue de la Daga. Désagréable, mais nécessaire.



Il en avait déjà fait l'expérience. Une descente de deux minutes à peine, et il pouvait par ailleurs se distraire en jouissant de la confusion de l'hypothétique Commissaire-Bajoues. Il y pénétra donc.

Les parois de la cage se refermèrent immédiatement sur lui; mais il appuya sur ses paupières et respira à cinq reprises, profondément, et il cessa de trembler. Maudite claustrophobie!... Mais il ne fallait pas qu'il songeât à cela.

Il vaut mieux penser à Bubert, se dit-il, et au filet de sang noirâtre qui doit déjà être en train de se coaguler.

-Tu ne ris plus, hein, Claude?

Mais il n'avait pas imploré non plus; c'était la seule chose qui laissait Zangwill un peu insatisfait: ce fils de chienne n'avait pas souffert comme il le méritait. Il s'était placidement endormi et avait quitté la scène de ses brutalités dans un silence discret... Enfin, il fallait se rendre à l'évidence; rien n'est parfait sous tous ses abords. Le fait était que Claude Bubert ne polluerait plus l'air de son haleine lourde de vapeurs d'alcool, et qu'il ne blesserait plus les oreilles de personne en émettant par la bouche ce caquetage qu'il prétendait qualifier de rire.

L'index ganté de Zangwill hésita avant d'appuyer sur le dernier bouton. Il éprouva un léger étourdissement lorsque débuta la descente.

L'image du commissaire face-de-lune évolua sous les paupières fermées de Klegg Zangwill; mais il gardait son expression étourdie. Pauvre type. Il faisait réellement pitié.

-Mais qui comprend quelque chose à cette histoire de fous? Comment peut-on abattre un homme d'un coup de feu à la poitrine..., sans qu'il y ait eu coup de feu?

Pauvre petit commissaire. Bête comme un poulet... Que savait-il du subconscient?

-Malheureux -Zangwill dialogua mentalement avec sa création-. Pour sûr que ces mystificateurs qui prétendent hypnotiser n'éveillent chez toi que le rire. Ce ne sont que des charlatans de foire, n'est-ce pas?

Pauvre infortuné..., aveugle! Tu n'as vraisemblablement jamais vu, comme moi je l'ai vu, éclore des ampoules sur la chair d'un sujet

endormi, auquel l'hypnotiseur assurait que le crayon avec lequel il le touchait était une barre de fer chauffée à blanc. Ah..., le subconscient. L'arme parfaite pour le crime parfait!

-Admettons, une ou deux ampoules, c'est faisable -l'évidence crèverait les yeux, même aux plus étroits d'esprit, et l'ami Bajoues s'y rend-; mais un coup au coeur c'est autre chose, et ça je ne l'avale pas aussi facilement!

Ah..., ce que c'est que la routine! Ah, mentalité de clocher! Que sais-tu des audaces de la pensée, si tu parviens à peine à penser suffisamment pour remplir mal les formes...?

Tu n'imagines même pas les études approfondies qui occupent une vie entière, et qui flétrissent la peau et l'âme, au fil d'années d'affilée de contraction. Non; tu préfères te remplir la panse et rire aux éclats comme une oie de ce que tu ne comprends pas. Tout comme Bupert, jusqu'au moment où il a découvert, plutôt brutalement, que son existence n'avait été qu'erreurs. Bien malgré lui.

Cela va te causer un choc à toi aussi; quoique, pas de la même nature que le sien, bien sûr. Tu t'en tireras à bon compte, moyennant quelques aspirines et un sac de glace sur le crâne. Ton avancement éventuel s'en ressentira bien évidemment; mais on n'en meurt pas.

Ecoute, mon vieux; il est certain que quelques ampoules c'est très différent d'une blessure mortelle. Mais tout arrive. A quoi rime le progrès? Et la science, hein, bouffi, à quoi sert-elle, sinon? Bien sûr qu'une brûlure par suggestion est l'ABC de l'hypnotiseur. Moi, je suis parvenu jusqu'à la fin de l'alphabet, si pas plus loin! Et c'est ici que la chimie entre en jeu -il n'y a pas que des miracles, mon petit ami!-: j'ai fait appel à une drogue. Une piqûre à la veine du coude, et le tour est joué.

Allons... ce n'est tout de même pas si difficile! Même toi, tu dois être au courant des découvertes de notre temps... N'es-tu pas de la police? La matraque est démodée. Vous avez maintenant recours au sérum de vérité. C'est plus propre.

C'est en quelque sorte analogue. Sauf qu'elle agit directement sur le secteur du cerveau qui gouverne le subconscient (ah... ça c'est

mon secret!); et ainsi nous convainquons le sujet de ce qui nous passe par la tête. Et à tel point, que sa physiologie même réagit en conséquence.

Mais la mort constitue encore une étape ultérieure. Et voici précisément le trait de génie -et je suppose que tu excuseras mon manque de modestie-: il est nécessaire, pour obtenir l'effet culminant à l'instant voulu, que le subconscient de l'hypnotiseur soit aussi réceptif que celui du sujet hypnotisé. En d'autres mots -dans ton langage, bouffi-, que je croie, tout comme le sujet, qu'une balle est en train de se frayer un chemin jusqu'à son coeur, traversant chair et muscles, qu'il est sur le point de passer de vie à trépas, qu'il meurt... et il mourra. Difficile à concevoir? Mais tu ne peux pas nier l'irréfutable témoignage du cas Bupert qui abonde dans le sens de cette théorie!

La question est de savoir comment y parvenir. C'est facile. Il suffit d'appliquer une dose un peu moins forte à notre... patient, et nous devenons opérationnels.

-Bon voyage, Bupert... Bonne descente aux enfers.

Une serre de glace étreignit le coeur de Klegg Zangwill.

Au fait, à propos de descente...

Ne devrait-il pas déjà être arrivé à destination?

Il ouvrit les yeux, et la panique le submergea comme une avalanche de neige.

Il faisait sombre. Et l'ascenseur ne bougeait plus!

Il manoeuvra la porte; soigneusement d'abord, puis avec une frénésie désespérée. Il percevait presque le bruit de castagnettes que faisaient ses os en s'entrechoquant.

Il était coincé entre deux étages! Quelque panne de courant...! Coincé! Dieu savait pour combien de temps!

La sueur lui dégoulinait le long du visage, s'engouffrant à flots sous le col de sa chemise et se refroidissant au fur et à mesure de sa progression sur le dos hérissé. Ce n'était pas possible, ce n'était pas possible...

Son propre désespoir finit par lui fournir le courage nécessaire

pour gratter une allumette.

Il parvint à articuler un "oh!" avant de rester sans mot.

Le commissaire Ezcurra n'avait pas de bajoues, mais était ascétique avait une mâchoire relativement proéminente; pourtant, il se gratta le crâne comme l'avait prévu Klegg Zangwill.

-Mais qui comprend quelque chose à cette diablerie! -dit-il également.

Quatre paires d'épaules se soulevèrent autour de lui.

Ezcurra commença à se promener de long en large.

Cela le mettait hors de lui de ne pas trouver quelqu'un sur qui passer sa rage.

-Un mort par balle, touché au coeur... et il n'y a même pas de balle! Cela nous suffisait déjà et amplement comme casse-tête chinois. Mais ce n'est pas tout! Ah, non; bien sûr que non! Il manquait encore le meilleur!

Un profond dégoût se reflétait sur le visage de Ezcurra.

-Il fallait que cela me tombe dessus! Comment vais-je aller expliquer cela au surintendant? La balle fantôme, passe encore... Mais l'autre type, à l'intérieur de l'ascenseur..., écrasé comme par une presse hydraulique... Comme si les quatre parois s'étaient subitement données rendez-vous au milieu de la cage..., pour le transformer en omelette... Comment vous l'expliquez-vous?

Ezcurra n'avait pas de bajoues mais il était effectivement ignorant, et il ne savait rien du subconscient; c'est pourquoi, il faisait de longs discours. Autrement, il se serait borné à un seul commentaire:

-Une arme terrible que le subconscient... Oui, messieurs! Seulement, elle est à double tranchant... et l'un d'eux tue!

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: Bernard Goorden)

LE PROCHAIN VOLUME DE CETTE COLLECTION:

"LABYRINTHES EN EAU TROUBLE"

(recueil fantastique de MARIO LEVRERO)

DURS A LA DETENTE.

Il pouvait sentir la peur monter en elle: de l'angoisse mêlée à de la terreur pure et une tortueuse coulée de sombre plaisir en arrière-fond. Il sentait sa propre excitation qui ne cessait de croître et qui moussait en lui depuis le bas-ventre, en passant par le coeur et les poumons, montant, toujours plus haut, jusqu'à le traverser complètement, déborder à l'extérieur et rejoindre sa pulsion émotive à elle, les deux sensations s'assimilant et engendrant une systole-diastole de fièvre progressive.

Alors, comme à chaque fois (mère, maman, Sa Mère), cela lui dégoulinait le long des os et des chairs et de l'âme (Maman, Maman-bœu constrictor, bernicle, rémora, poulpe-Maman), et cela le rendait flasque, comme un sac de pommes-de-terre, le faisait fondre à même le sol, rentrer sous terre, en état de suspension, gélatineux, tout mou.

Schick!

Le bout du pouce actionnant à peine le petit bouton, la détente du ressort dans un déclic (il ne connaît jamais de défaillance, avait garanti le Juif), et la lame jaillissait rigide et luisante (mère, man) et progressait irrésistiblement pour se frayer un passage, pour pénétrer et pour s'identifier à lui d'une certaine façon (mère, ma).

Le cri.

Et ce feu, son feu (maman...?), ce feu omnivore.

C'était toujours ainsi..., la nuit.

Laura arracha la feuille d'un coup sec de sa puissante main, aux ongles parfaitement vernis de rouge. Le rouleau de la machine à écrire émit un grincement et -comme pour y répondre- la porte de derrière s'ouvrit.

Elle reconnut la démarche -comment ne le pourrait-elle pas?-: inégale; il semblait, comme toujours, que Tito espérait trouver un puits béant sur son chemin.

-As-tu vu l'heure, mon chéri...!

-Et alors! Je suis allé prendre l'air.

Elle fit volte-face pour le regarder: sa voix avait une telle in-

flexion désespérée!

-Tu aurais pu me prévenir. Tu sais très bien que je m'inquiète quand tu ne viens pas déjeuner.

-Pas de sermons, je t'en prie!

-Ce ne sont pas des sermons, mon chéri...

-Quand cesseras-tu de jouer à la mère-poule comme si j'étais encore un nourrisson? J'ai vingt ans!

Laura sourit. Elle ne pouvait pas se formaliser de sa grossièreté. Il était si jeune...! Ses yeux verts -soigneusement maquillés- se remplirent de tendresse en contemplant la figure maigrichonne et vacillante de son fils.

-Ne dis pas cela. Tu sais bien que je ne veux pas te couvrir.

-Alors ne me couve pas. Continue à rédiger tes chers articles et laisse-moi faire ma vie. Et je te préviens, cette nuit je rentrerai très tard!

Laura poussa un soupir. A certains abords, il ressemblait tellement à son père... -Où pouvait bien être Julio pour le moment? Cela faisait si longtemps, semblait-il... Ils vivaient tous trois ensemble: Tito, avec son minois aux pommettes saillantes et Julio à courir éternellement derrière des causes perdues... Un vrai Don Quichotte des temps modernes!- Faire sa vie...! Tito était tellement sans défense... Voilà qu'elle se faisait à nouveau du mauvais sang.

-Mon amour... C'est une mauvaise habitude que de...

-Oh, cesse d'en rajouter!

Il claqua la porte.

Laura secoua la tête. Cet enfant...! Il était dans l'âge difficile. Il y avait sans doute une fille là derrière... Ah, si elle n'avait pas dû foncer au journal afin de rentrer la chronique...! Mais elle devait y aller. Cette affaire des femmes agressées prenait de l'ampleur. Cela en faisait déjà huit, dont cinq grièvement blessées. Le public était mort d'inquiétude! Et elle, en tant que journaliste, se devait au public. La mère devrait attendre un peu.

-A tantôt, Tito! Je vais au journal.

Silence.



-Sois sage, hein?

La voix lui parvint de l'autre côté de la porte:

-Oui, maman..., oui.

Il faisait nuit.

Caché dans les ténèbres et masqué d'un bas de soie, il était tout à fait un autre.

Le chef.

Il savoura le respect qu'il inspirait aux autres, il évalua lentement la dépendance qu'il avait créée, l'autorité qu'il exerçait sur eux. Il les avait fondés sur quelques sigles..., quelques phrases profondes en apparence et soigneusement choisies..., les svastikas épinglés sur les chemises noires... Il était facile de les manoeuvrer.

-Ouvrez l'oeil.

Sa voix changée par la soie, il ne la reconnaissait plus lui-même.

-Cette rue est plus dangereuse que les précédentes -dit-il-. Il ne faut pas qu'elle crie avant que nous soyons en lieu sûr, compris?

Il recueillit, dans un soupir d'extase, l'assentiment unanime.

Il ne restait plus qu'à attendre.

Le pouls accusait les battements accélérés du coeur, les petites bulles de salive tiède éclosaient sur les lèvres, l'humidité maculait les aisselles et l'entre-jambe. Ils n'étaient tous qu'autant d'appendices d'une même bête de proie, aux aguets, protégée par la nuit et par la soie dépersonnalisante qui couvrait sa multiple tête tendue.

Un bruit de talons. La victime arrivait!

Une nuée (Mère, Maman), un éclair de souvenirs violents -fin de l'attente-, douloureux, érogènes...

Alors la Victime haletante se trouva en face de lui, en face des autres que submergeait l'angoisse de l'attente.

La... Victime. (Il pouvait bien la distinguer à présent).

ELLE!

Pendant un instant, le sol sembla se dérober sous ses pieds. Il bougeait, tentait de le rejeter ou peut-être de l'engloutir.

Nuage. Nausée.

-Maman...

Cela ne franchit pas ses lèvres. Cela resta bloqué tout au fond de lui; une terreur suprême, un blasphème qui s'adressait à lui-même. Il sentit fondre son courage, lentement, très lentement, à partir des chevilles, comme s'il avait été fait de suif et qu'on le brûlait.

Il porta une main à son front. Le contact de la soie sur sa paume le fit frissonner.

Alors il se rappela. Elle restait elle-même; mais lui -la nuit- n'était plus lui-même. Il était l'autre, le chef, le dur, à l'appendice blagueur et éblouissant, qui déchirait, qui profanait..., qui envahissait et le libérait.

L'heure de la suprême épreuve était venue; et il en sortirait vainqueur.

Il avança vers elle, un peu troublé encore par le défi de ces yeux verts inaccessibles à la peur et qui le regardaient sans le reconnaître. Mère, maman, je vais enfin être libre... C'est la main du Destin qui a voulu que cela se passe ainsi.

Il tremblait.

Il glissa la main dans sa poche et en retira l'instrument de sa victoire. Il se passa la langue sur la lèvre supérieure, pour l'essuyer. Il planta ses dents dans l'inférieure, et un autre liquide, rouge, en sourdit. Il laissa son pouce glisser lentement, retardant l'échéance..., jouissant dans sa propre souffrance.

Elle effleura le bouton.

Clac!

...Ses yeux incrédules s'arrêtèrent une éternité au mol balancement de la lame, qui pendait, comme un lamentable lambeau, à l'extrémité du manche en corne..., inutile, sans consistance. (Maudit Juif, dégueulasse, roublard, menteur)... Son propre être était également brisé (lui semblait-il: Mère, Mère, Mère), ses ressorts détendus, comme un joint de l'univers, mou, inopérant..., nul.

Il tomba.

Il perçut, à travers la toile du blue-jeans délavé, le choc douloureux de ses genoux sur le ciment... Sa tête, nue maintenant, s'enfonça

dans les ourlets resplendissants de ses jupes, tandis qu'elle restait debout. Ses doigts, presque dépourvus d'ongles, s'accrochèrent désespérément au doux tissu, aux jambes fermes.

-Maman... Oh, maman... -sanglota-t-il, alors que le silence régnait tout autour de lui.

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: Rosy Paolillo & B. Goorden).



DE FIL EN AIGUILLES...

Dans ce cas-là, monsieur le journaliste, je veux bien faire mes révélations. Si vous me garantissez pleinement que Leo Capelli est définitivement passé de vie à trépas, et que plus jamais il ne foulera l'asphalte de cette ville pour me reprocher d'avoir ouvert la bouche..., alors oui, et seulement pour la somme que vous me proposez, j'oserai vous dévoiler le fameux secret!

Ah! Vos yeux brillent, hein! C'est bien naturel! Combien de vos confrères n'ont pas guetté cette aubaine!... Mais -comme l'a dit ce gars philosophe-, "on n'a qu'une seule peau". Il valait mieux se contenter du train-train quotidien des incendies et des tiercés que de s'exposer, pour un article à sensation, à ce que les hommes de main de Capelli vous fissent des boutonnières spéciales, pas vrai mon vieux?

Mais ne rougissez pas, je vous prie? Vous et vos collègues aviez conservé un peu de bon sens... Personne ne pouvait prétendre se jouer du "Roi des ressorts" et jouir ultérieurement d'une bonne santé! Capelli avait à son service des "tueurs d'élite"... Comme ce Carson, aux quinze pseudonymes, celui qui travaillait au 45, avec un silencieux en prime!

Ah, vous vous rappelez. C'est la si louche affaire où le jeune policier avait eu les yeux crevés à coups de revolver... Et, bien sûr, on ne put rien prouver contre Carson! Il était bien protégé. Capelli répondait de lui...! Mais ne vous en faites pas: Lou Carson a également fini par avoir son compte. Et précisément pour avoir voulu en savoir plus sur le secret de Capelli... Vous souvenez-vous des photos? Je n'ai jamais vu un type ressembler plus à une passoire que le pauvre Lou!

Il est certain, mon cher, que les cinq "enfants de chœur" qui gardaient la porte du "Roi" inspiraient le respect. Et s'il se trouvait quelqu'un pour ne pas le manifester clairement et les ignorer, ils étaient suffisamment bien outillés pour rappeler l'insoumis à l'ordre, ipso facto..., et ils étaient tellement persuasifs que le type ne revenait plus jouer à l'importun... dans le sens le plus lar-

ge du terme.

Mais l'attrait du fruit défendu s'exerçait, croyez-m'en. Cette exclusivité du chef -je présume que nous nous connaissons assez maintenant pour que je vous désigne par là Capelli- excitait ma curiosité.

De le voir arriver tous les jours, nous souhaiter le bonjour - parce que, il faut le reconnaître, pour être poli ça il était poli- et traverser le grandiose couloir jonché de tapis persans qui menait à son bureau, pour gagner la chambre secrète et s'y enfermer... Et il ne manquait jamais de nous adresser la même mise en garde: qu'on n'eût pas le malheur de chercher à l'espionner! Il promettait l'infortuné pour le moins au supplice chinois de la goutte d'eau..., et il ne blaguait pas. Tout cela me mettait hors de moi.

Que nous cachait Capelli? Quel secret abritait cette porte mystérieuse?

Comme vous vous en doutez, tous nous avions plus ou moins échafaudé notre théorie au sujet de l'énigme. Mais aucune ne rejoignait une autre; le produit de leurs recoupements était imprécis. Et cela ne me satisfaisait pas.

Tout enfant, j'étais déjà très curieux. Plus que la moyenne, disait mon grand-père, Q. I. P. R. ... Mais dans ce cas-là, il y avait beaucoup de risques. Il y avait matière à réflexion.

Le problème semblait, à première vue, insoluble. Comment traverser un couloir rempli de gens à la dévotion du chef, sans éveiller de soupçons? Comment semer les cerbères? Comment surprendre le chef et son secret, sans être vu? Comment enfin mener cette entreprise à bien sans que les fanatiques de Capelli ne me transformassent en partition pour piano mécanique?

Si j'avais peur? Pardi! Est-ce que je ne ressemble pas à un être humain, en chair et en os? Alors?... Il se fait, mon vieux, que outre son instinct de conservation, on a aussi son amour-propre... Et on a également de l'ambition..., qui n'en est, je crois, somme toute qu'une variante.

Pourquoi, me disais-je, est-ce que je ne serais pas celui qui au-

rait découvert le secret?... Ce serait une façon de me faire connaître. L'homme qui s'est joué de Capelli! Le type en qui J. Edgar lui-même n'a pas confiance!... Parce Leo avait corrompu je ne sais quel Sénateur, ou une autre grosse légume. Mais, par ailleurs, comme il le disait lui-même, "même Houdini n'aurait pu trouver une preuve pour le confondre". Une minute! -me dis-je- Et si ce secret consistait en une preuve qui pouvait accabler Capelli? C'était une hypothèse à prendre en considération!

Non, mon ami..., ne confondez pas. Je n'ai jamais été un "cafard". Mais j'espérais monnayer le secret -s'il s'agissait réellement de quelque chose qui pouvait compromettre Capelli- afin de me ménager une position enviable au sein de la bande... Oui, on pourrait appeler cela du chantage! Mais ces temps-là étaient durs, j'étais pour ma part trop jeune -tel était le défaut de ma cuirasse, si vous m'en cherchiez un- et, d'autre part, entre gens de notre monde...

Revenons-en à notre propos: j'ai fait travailler mes méninges comme je ne l'avais jamais fait -j'ai toujours été dur à la détente, je l'avoue à ma grande honte-, et j'ai fini par avoir un "trait de génie".

Mon plan n'était, au bout du compte, pas compliqué. Il se résu-mait à ceci: la maison que nous utilisions comme "quartier général" avait jadis fait office d'hôtel. Je l'ai appris en consultant quelques vieux plans de la commune. Le bâtiment avait subi des transformations, lors de son acquisition par le propriétaire antérieur et Capelli en avait hérité à son tour; il comportait cependant toujours, quoique obstruées, les décharges qui acheminaient le linge sale vers la buanderie.

La buanderie était précisément devenue une sorte de grand bureau et n'était autre que celui qu'occupait maintenant Capelli. D'après mes renseignements, une bouche murée, vestige de la décharge correspondante, était pratiquée dans une paroi de chaque pièce, y compris de celle qui m'intéressait. Il suffisait, par conséquent, de retrouver le conduit de jadis, de l'élargir suffisamment pour y pénétrer avec une relative commodité, de le descendre et de pratiquer dans le

mur en question de la chambre secrète un orifice assez grand que pour y jeter un coup d'oeil, et assez discret que pour passer inaperçu... et, enfin, de rassembler le courage nécessaire à cette entreprise.

Si ce fut dur?... La première partie se révéla anormalement facile, par rapport à ce que je prévoyais... Je trouvai aussitôt la bouche du conduit, je n'eus qu'à décoller le papier de tenture et à gratter le pourtour d'un panneau de bois pour l'extraire: il démasqua l'ouverture... La chance était avec moi! Elle était assez large que pour m'éviter le travail de sape. Il est vrai que je n'avais pas alors le tour de taille que j'ai maintenant!... C'est récemment, vers les quarante ans que j'ai commencé à prendre de l'embonpoint. Vous savez comment ça va: la vie sédentaire...

Voilà comment s'est déroulée la première phase de l'opération et, comme je vous l'ai dit, elle devait se révéler plus facile que ce à quoi je m'attendais. La seconde consista à m'armer du courage nécessaire... et, croyez-moi, elle fut la plus pénible pour moi.

Mais le grand jour arriva enfin. Il y avait eu quelques frictions avec les gars du "Dutch" et plusieurs des nôtres avaient dû prendre des vacances pour "raisons de santé". De sorte que la maison resta, comme qui dirait, complètement dégarnie.

Je me suis alors ménagé un alibi -j'ai dit qu'un fin limier de Hoover me tenait tout particulièrement à l'oeil- et j'ai obtenu de Capelli de pouvoir mettre les voiles pendant quelques temps... J'ai retenu cette date mémorable, mon vieux: c'était le 15 juin 1920, un samedi.

Le jour même, je partis pour la Floride. C'est-à-dire que je fis semblant de partir, car la nuit suivante je regagnai discrètement ma chambre. Ce fut la partie la plus pénible du plan. J'ai sué à grosses gouttes, croyez m'en. Mais j'y suis parvenu.

Lorsque j'ai jugé le moment propice, j'ai mis la main à la pâte. Je suis descendu dans le conduit au moyen d'un dispositif de mon invention, à base de cordes et de crochets. Et ma progression devenait, au fur et à mesure, plus aisée... car je perdais des kilos à chaque



C. Federici
76-

petit bruit que je faisais! J'ai dû donner pas mal de fil à retordre à mon Saint-Gardien...; le fait est que personne ne m'entendit descendre.

Une fois "in situ" -pardonnez-moi: j'ai contracté le latin de ces avocats-, j'ai pratiqué, en prenant toutes les précautions possibles, le petit trou destiné à l'observation. Je savais que la pièce était vide, mais on n'est jamais trop prudent, ne trouvez-vous pas?

Ne m'obligez pas à vous décrire l'attente qui suivit... Je ne veux pas la revivre! Sachez seulement qu'après être resté recroquevillé là six heures durant, j'ai découvert des articulations que je ne me connaissais pas et qui se manifestèrent alors, éveillant en moi un mal de chien.

Mais Capelli finit par arriver; il était même matinal, car il avait l'habitude d'entrer dans la pièce à huit heures et demie, et ce jour-là il n'était pas encore huit heures cinq... Mes efforts allaient enfin être légitimement récompensés! Je me serais frotté les mains si j'avais pu me bouger.

Je l'entendis fermer la porte -mon champ visuel ne balayait pas ce secteur de la pièce-, puis, mon oeil collé au petit trou, je le vis se diriger vers le bureau, tirer une clé de sa poche et ouvrir un des tiroirs du meuble.

Je retins ma respiration. Capelli en avait extrait un coffre, ni grand ni petit.

Que contenait-il? Le secret de Leo Capelli consistait-il en quelque valeur matérielle? Des bijoux? De l'or en lingots? Des documents?

Je me collai davantage à la paroi arrière, car mon oeil avait tendance à saillir du mauvais côté de l'orifice.

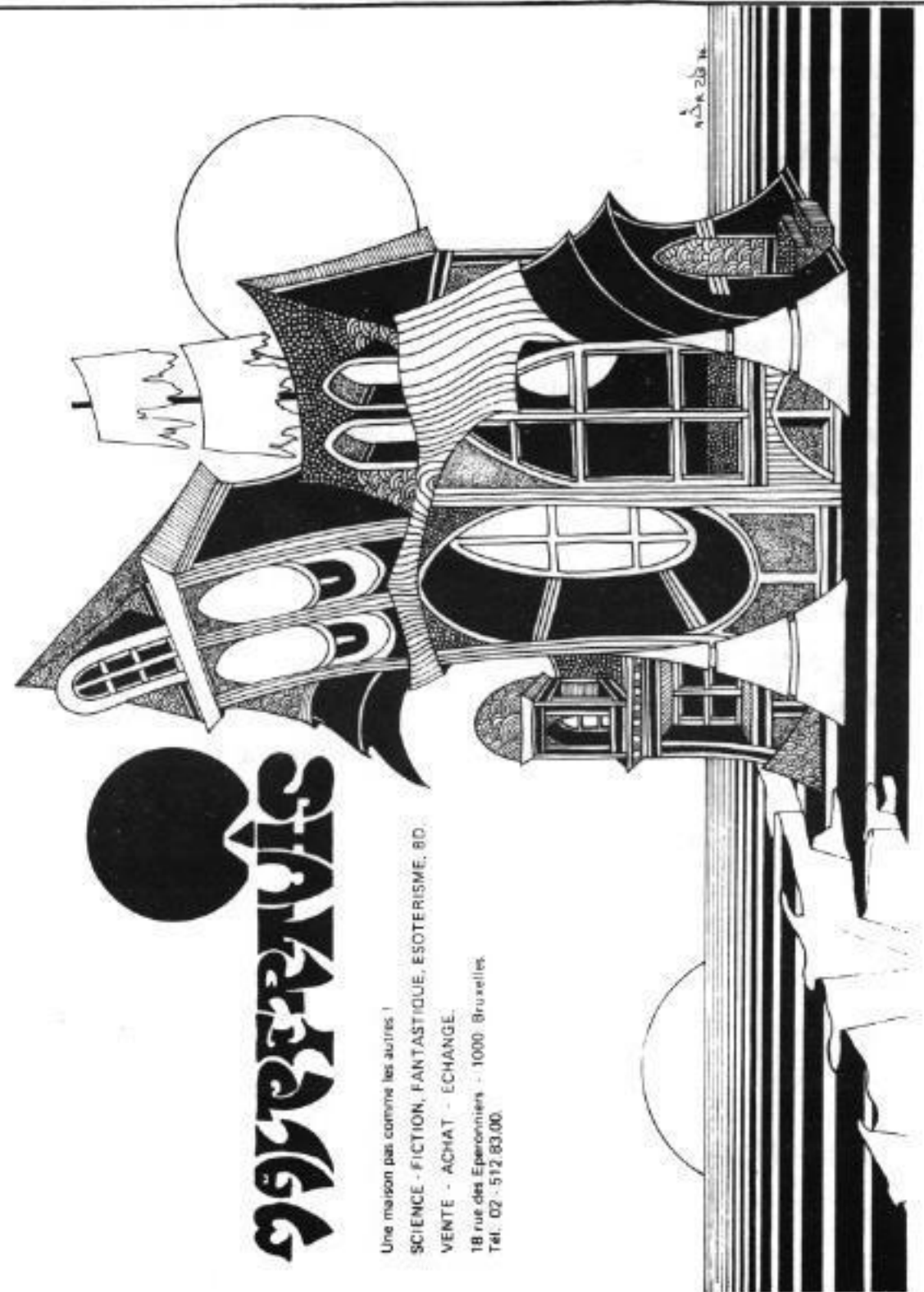
Et c'est alors que...

Ne me bousculez pas, mon vieux! Je dois marquer une pause... Je le dois. Car, quelle ne fut pas ma surprise, alors que la bouche de Capelli se découpait en un large sourire et qu'il extrayait le contenu du coffre!

Il s'en fallut de peu que je ne tombasse à la renverse en le voyant prendre deux longues aiguilles, des pelottes de laine, et se mettre à

tricoter un sweater.

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: San Tewen & Bernard Goorden)



Une maison pas comme les autres !

SCIENCE - FICTION, FANTASTIQUE, ESOTERISME, BD.

VENTE - ACHAT - ECHANGE.

18 rue des Eperonniers - 1000 Bruxelles

Tel. 02 - 512 83 00.

POUR UN BOL D'AIR PUR...

"...et l'ivresse d'espace et la soif de ciel
s'emparèrent de moi..."

-Rubén Dario.

Je te vois:

Tu constates que là-bas ils se sont tus. C'est maintenant que s'ouvre le bal!... Tu essuies ton visage du revers de ta manche. Au moins ne te prendront-ils pas au dépourvu.

- "Chilien"!

Nous y voilà, penses-tu. A présent, ils cherchent à t'intimider.

- Pour la dernière fois, "Chilien"! Tu sors ou tu ne sors pas?

Tu ne daignes même pas te rapprocher de la fenêtre. Tu n'envisages pas non plus de leur répondre quoi que ce soit. A quoi bon?... Ton chargeur est vide. Tu t'accroupis dans un coin et ramasses tes jambes. Qu'ils fassent ce qu'ils ont envie!

- Si tu ne sors pas, nous t'envoyons les gaz! Tu entends, "Chilien"?

Tu te rebiffes. Les gaz! Le moment est venu.

Tu te dresses d'un bond et tu plonges littéralement vers la petite table de nuit, le seul meuble de la pièce qui ne fasse pas office de barricade. Tu retournes fièvreusement le contenu du tiroir.

Le cadenas s'y trouve. Tu le disposes dans la targette de la porte, en passant derrière l'armoire qui la bloque; tu extrais ensuite de ta poche une petite clé avec laquelle tu fermes le cadenas.

La consigne est la suivante: faire pression avec le pouce sur la tête de la clé afin de la briser. Elle ne pourra plus s'ouvrir, même si tu le voulais. L'organisation -tu le sais-, disposes toujours, sur son échiquier, d'un ou deux atouts de réserve.

Cela fait, tu retournes dans ton coin et tu réintègres la position semi-foetale, en ramenant tes genoux à hauteur de ton menton.

- Tu l'auras cherché, tête de mule! -crie-t-on de la rue.

Tu ne les entends même pas. Tu laisses vagabonder ton esprit, comme tu le faisais quand tu étais gosse et que tu te trouvais dans l'embarras. Tout en regardant le cadenas de la porte -que tu peux voir de profil de l'endroit où tu te trouves-, tu te mets à songer à Camussi.

Quel révolutionnaire que ce Camussi!... Il fallait voir comme il criait, là dans le bureau -et il continue imperturbablement, je te le garantis-, comme il s'en prenait violemment au "gouvernement de voleurs" et aux "militaires assassins". C'était cet argent maudit, disait-il, qui était à l'origine de tous les maux. Et -il devenait rouge de colère en l'évoquant-, pourquoi certains devaient-ils s'éreinter toute une vie pour permettre à un fils-à-papa de passer la bonne saison à se dorer le nombril? Tout cela était très édifiant. Lorsqu'il quittait son bureau à la fin de la journée, il refermait avec un cadenas le tiroir où il gardait les sachets de thé, le sucre, les aspirines et les allumettes. Si Camussi te voyait à présent, il t'applaudirait sûrement; il te porterait aux nues, n'en doute pas, comme un héros, un libérateur et n'hésiterait pas à te qualifier de martyr même.

Une vitre vole en éclats.

Un objet sombre traverse la fenêtre et s'écrase sur le sol.

...Tu n'aurais jamais cru que cela tournerait de la sorte. Les chefs t'avaient bien sûr expliqué les effets et les conséquences. Ah, ils ne vous cachaient jamais rien, ça non! Mais la "théorie" est une chose et la pratique... Tu as l'impression que l'on te crève les yeux, il en coule des larmes brûlantes, et pour comble de malchance l'air commence à te faire défaut.

Tu tousses. Tu pleures. Tu tousses.

La panique te gagne. Ce n'est pas une sensation nouvelle pour toi.

Combien de cauchemars n'as-tu pas fait, étant gosse, où tu rêvais que l'air te faisait défaut..., où tu avais beau faire des efforts, tu ne parvenais plus à respirer, tu mourais d'asphyxie...!

Tu secoues la tête. Dans un cas pareil, les chefs te conseillent de penser à autre chose; et eux doivent savoir à quoi s'en tenir. Tu essaies.

...l'église. Cette atmosphère qui t'impressionnait, par sa solennité, avec la musique des orgues, avec la pénombre que les vitraux coloraient par intervalles. Et une étrange odeur, qui prenait à la gorge...

-Qu'est-ce que c'est cette fumée, mami?

-De l'encens, mon chéri... Tais-toi maintenant et regarde l'autel.

-Mais ça me rend malade... Je ne peux plus respirer...!

RESPIRER.

Tes doigts s'accrochent comme des hameçons dans le col de ta chemise. Le tissu se déchire et tu crois éprouver un certain soulagement. Tu tousses. Tu mets un lambeau de ta chemise sur tes yeux irrités. Il est impossible de contenir le flot!

-Tu veux déguster davantage, "Chilien"? C'est bon!

-Le cadeau-surprise pour monsieur! -s'exclame une autre voix.

Tu écarquilles les yeux, injectés de sang. Tu frissonnes et attrapes la chair de poule. Cela veut dire que c'était vrai!

Un nouvel objet entre en volant et s'écrase à son tour sur le sol. Tu remarques tout de suite la différence, même si tu ne t'y connais pas en gaz.

-Ainsi, c'était vrai...

...l'homme à la cagoule avait parlé d'une voix sèche. Vous en aviez discuté ultérieurement, toi et d'autres compagnons, et vous étiez arrivés à la conclusion qu'il avait essayé de vous impressionner, tout bonnement.

-On vous a choisis parce que vous avez prouvé que vous en êtes dignes- avait dit l'homme à la cagoule-. On va vous dévoiler les secrets de l'organisation: nous savons que jamais vous ne trahirez la confiance qu'on a placée en vous.

Mais nul n'ignore qu'il existe des cas extrêmes. Ne craignez rien: en de telles circonstances, NOUS SERONS PRESENTS pour faire le nécessaire. Vous comprenez, nous en sommes sûrs. Les hauts idéaux que nous nous sommes fixés exigent que nous fassions abstraction de tout sentimentalisme qui irait à l'encontre de leurs intérêts.

Je sais que, le moment venu, aucun d'entre vous n'hésitera à donner à l'organisation tout ce qu'elle lui demandera.

Tu n'as à présent plus de raison d'en douter. Tu n'as même pas entendu qu'on te criait le signal convenu et on a tiré la cartouche "spéciale". Ils sont là. Tu aurais dû t'en douter dès le début. Ils s'infiltrèrent à tous les niveaux. Dans tes larmes, tu ne peux t'empêcher d'admirer la prévoyance de l'organisation.

...tu l'admirais -cela te vient subitement à l'esprit-. Bien plus encore -je le sais bien-: tu te perdais dans sa contemplation. Tu la sentais comme celui de tes rêves qui pouvait le mieux se concrétiser dans notre monde... Elle te tenait à l'écart, en te condamnant à l'inactivité et en te cultivant l'esprit afin d'éloigner de toi l'avidité qui faisait frémir ta bouche. Et ensuite, elle mettait un disque sur le gramophone, et un autre après celui-là, jusqu'à ce que tu te noies dans la musique et les loisirs. Comment pouvait-elle ne pas comprendre! Ce fut le coup de grâce. Ensuite... ces années creuses de vagabondages d'un côté à l'autre -la machine à écrire et les pinceaux prenaient de plus en plus de poussière-, à chercher..., à chercher quoi...?

Et il y avait ta famille. T'étais-tu jamais entendu avec elle? Tu t'étais convaincu qu'il existait une incompatibilité de caractères, un fossé entre générations ou quelque chose du genre, aussi, à quoi bon insister?... Ils n'avaient pas compris que tu sois encore plus sec qu'avant, après que tu aies rompu avec eux -moi je l'ai compris-. Ils n'avaient absolument pas compris les raisons qui t'avaient poussé à entrer dans l'organisation. Ce fut un gros coup pour eux lorsqu'ils lurent ton nom parmi les "HORS-LA-LOI". Pendant des années, ils avaient respiré le même air que toi, contribuant à sa raréfaction jusqu'à t'étouffer... Comment auraient-ils pu te comprendre, crois-tu?

Tu te rends compte que tu ne tousses plus et que tes yeux ne pleurent plus. Il s'en était fallu de peu... Après tout -tu te fais la réflexion-, ça n'avait pas été si pénible que ça. ...ciel ouvert. Liberté! En détruisant tous les tabous -as-tu supposé-, on devait pouvoir y arriver. Ces institutions corrompues et ces structures décadentes, au service d'une "chapelle" -t'es-tu convaincu- qui tendait ses filets partout afin d'étouffer tout le monde. Il fallait mettre fin à tout cela! Envoyer tout en l'air; ainsi on pourrait enfin respirer à pleines bouffées!... Le credo de l'organisation t'avait plus. C'est pourquoi tu as également admis que le processus d'épuration s'accompagnât de quelque épanchement de sang: c'était un mal nécessaire. Ton index s'habitue bientôt à la gâchette.

Tu t'aperçois soudain que l'air te fait défaut.

Une étoile explose en mille morceaux crépitants dans ta tête.

-On m'asphyxie!

...Ils t'avaient promis tout l'air du monde -tu t'en souviens-, et voilà qu'ils te ravissaient le petit bol d'air que tu avais chèrement préservé au fil de ces vingt-quatre foutues années.

....Dieu, quelle... horreur!-souples-tu.

(Et je ne sais toujours pas si c'était à moi que tu t'adressais.)

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: Rosy Paolillo & Bernard Goorden)



LIBRAIRIE "MISTRAL".

SPECIALISTES DU LIVRE ESPAGNOL ET HISPANO-AMERICAIN

7, rue de l'église
(Parvis de St. Gilles)
1060.BRUXELLES

Tél.: 537.26.55

OUVERTE du MARDI au SAMEDI, de 9 à 13h et de 15 à 19h

LA DERNIERE SCENE.

-Echec! -m'exclamai-je, considérant avoir soigneusement envisagé toutes les possibilités.

Malcom Fitzoot tendit le bras. S'emparant d'un cavalier, ses longs doigts le soulevèrent au dessus de l'échiquier aussi délicatement qu'une brise d'automne emporte une graine de chardon. Avec la base de la pièce, il asséna quelques coups légers à mon fou.

-Vous ne pouvez savoir à quel point je regrette, mais cette case est gardée. -Et sans avoir l'air d'y toucher- Je crains fort que vous ne soyez mat, mon cher.

Je ne pus me contenir.

-Vous êtes le diable en personne, Malcom! -m'écriai-je-. La peste si je me souvenais de ce cavalier!

Fitzoot sourit. Et il serait vain d'espérer traduire par le pauvre miroir de la description toute l'ironie de sa bouche, même un tant soit peu. Les mots me feraient défaut. Les yeux gris-acier se moquaient aussi; et il semblait que le motif de cette joie ne se bornait pas essentiellement à mon humble personne.

-Je tiens toujours une pièce en réserve -me dévoila-t-il, en continuant de sourire-. C'est un de mes secrets.

Je me penchai vers lui. Oubliés les échecs. Malcom Fitzoot semblait disposé à parler de lui, et ce n'était pas là occasion à manquer.

Depuis deux ans et quelque que je m'efforçais de le connaître à fond, il ne s'était passé un jour sans qu'il m'ait surpris.

-Vous êtes... incroyable -lui dis-je-. Vous n'avez donc pas pitié de ces pauvres journalistes qui se torturent les méninges par votre faute? Et je ne parle pas de la police, bien sûr.

Malcom Fitzoot s'appuya contre le dossier d'acajou travaillé. Son sourire s'accentua, il croisa les jambes, les pouces aux emmanchures de son gilet gris.

-De la pitié pour les journalistes? -s'esclaffa-t-il- Demandez leur donc à qui ils doivent l'augmentation de leurs tirages. Et en ce qui concerne les Forces de l'Ordre, elles devraient m'être reconnaissantes de les sortir de leur routine de temps à autre, non?

Comme toujours lorsqu'il parlait, il émanait de sa personne une atmosphère unique, impénétrable et presque tangible. C'était le rocambolesque à portée de la main; c'était l'impossible daignant coexister (ou presque) avec nous.

-Je parierais que nous vous amusons -dis-je-. Je veux bien sûr parler du vulgaire homo sapiens commun. J'exagère?

-Du tout. C'est vrai que parfois ils me divertissent, encore que ce soit uniquement pour les têtes qu'ils tirent à chacune de mes interventions... Malheureusement, livrés à eux-mêmes, ils sont assez ennuyeux en tant qu'espèce, je dois l'avouer.

-A en juger par ce que vous dites, Malcom -glissai-je-, on pourrait presque croire que vous vous situez en dehors du commun.

Malcom inclina la tête. Ses pupilles vivaces pétillaient derrière leurs lunettes.

-Biologiquement, force m'est d'admettre mon appartenance au groupe -concéda-t-il-. Mais psychiquement... Voilà la question, mon cher. Je ne m'adapte pas aux moules de la routine; c'est tout.

-Evidemment. Votre dernier coup d'éclat échappe totalement à la routine. C'est bien dans votre style.

-Monsieur de La Palisse n'aurait pas dit mieux -déclara Fitzoot. Et, se levant, il demanda:- Un verre?

Je souris timidement.

-Un thé! Mon foie, vous savez...

Malcom acquiesça. Le glouglou du Scotch apporta une note de fraîcheur à la nuit. Cling, cling, double plongeon des cubes de glace. Le feu dansait dans la cheminée et ses embrasements soudains et irréels prenaient possession des lunettes de Malcom et de la surface polie des lambris de cèdre.

-Le thé va se faire attendre un peu -me dit-il.

Il revint s'asseoir en face de moi. Une véritable subaine pour un physionomiste -pensai-je-. Le front haut et bombé, débordant d'idées. Le cheveu sombre; ni luxuriant, ni clairsemé. Exactement le genre de cheveu qui correspond à un homme comme Malcom, parfait équilibre selon les circonstances d'excitation ardente ou de froide maîtrise. Plus bas,

des yeux gris, vifs et pénétrants... capables, derrière les lunettes, de se durcir soudainement. Une bouche expressive. Un menton allongé, pouvant saillir comme la proue d'un navire de guerre. Un personnage curieux, vêtu de gris pour mieux passer inaperçu dans le béton de la ville, moderne Forêt de Sherwood.

-J'aimerais pouvoir me forger une véritable opinion à votre sujet, Malcom -dis-je.

Ses pupilles se firent moqueuses.

-Et qu'est-ce qui vous tracasse?

-Vous-même.

-Moi?

-Quelqu'un comme vous -poursuivis-je-, faisant tout ce que vous faites. Attaque d'un casino... suivie d'un coup de fil anonyme offrant la restitution des salaires du personnel. Vol dans un arsenal militaire, agrémenté d'une carte de visite souhaitant un Joyeux Noël au colonel du régiment. Distribution de vivres dans un bidonville, faisant suite au pillage des réserves de l'hôtel le plus luxueux que vous ayez pu trouver. Cambriolage des bureaux d'un organisme financier, où l'on se rendit compte ultérieurement que seuls les livres avaient été emportés...

Malcom se leva, retira la théière du feu et revint vers moi avec une tasse odorante

-... cambriolage suivi d'une lettre (anonyme) à la Justice, dénonçant escroqueries et intrigues de tout genre au préjudice d'une majorité de gogos. Et quoi d'autre pour la suite? Et tout ceci -ajoutai-je, emporté par mon propre enthousiasme- n'est qu'un aperçu du savoir faire d'une organisation beaucoup plus importante qui doit couvrir toute l'Amérique Latine... et dont vous êtes très certainement le chef!

-Ne laissez pas refroidir le thé -fit remarquer Malcom.

Il m'observait avec un demi-sourire irritant. Je ne savais que trop bien ce qu'il pensait. Je suis fluet, et l'histoire de ma vie tient en peu de mots. Je souffre aussi de myopie, ce qui m'oblige à cligner sans cesse des yeux; et question muscles... disons simplement que je ne suis pas homme à forcer le respect par ma seule présence physique.

Pour tout couronner, je n'ai pas la voix très assurée, et je dois fréquemment m'éclaircir la gorge. Je l'entendais presque penser:

"Tu te fais l'effet d'un nouveau Maurice Leblanc, pas vrai? L'ombre d'un Arsène Lupin moderne et bien vivant... ou peut-être souffres-tu du complexe d'Allan et Dale, mon vieux; tu aspires à chanter en des strophes immortelles les exploits du Robin des Bois des Temps Modernes..."

Et en effet la seule idée d'une biographie de ce genre me mettait l'eau à la bouche, mais...

-Je ne sais que penser de vous, Malcom.

Cling (un glaçon), cling (un autre).

-Je suis comme Bergman - se moqua-t-il-, intarissable pour l'exégèse.

Vous n'avez pas de théorie à ce sujet?

Clignant des yeux, je secouai la tête.

-Je suis comme les IBM; il me faut des données précises pour travailler -répondis-je.

-Dites-moi lesquelles -fit-il, complaisant.

-Vos motifs? Pourquoi? Vous croyez en une Sainte Révolution? En l'avènement de l'Utopie sur les ruines d'un système corrompu?

Fitzoot balaya l'air de la main droite, découvrant, ce faisant, six centimètres de manchette immaculée.

-Je vous en prie. Tout cela n'est que futilité. Nourriture de poulets, comme disent les Américains. L'Homme Nouveau..., le Tiers-Monde... Foutaises...

-Et alors?... Vous faites comme si cela n'existait pas?

D'un index désabusé, il indiqua, entre son verre et ma tasse, les pièces éparses de l'échiquier.

-Super-échecs -dit-il-. Cette stratégie me fascine. C'est pour cela que je joue.

Je portai la tasse à mes lèvres, oubliant jusqu'au dernier instant qu'elle ne contenait plus que des résidus amers.

-Et c'est à cause de cela... -je marquai un temps et souris, ironiquement-. Savez-vous que mon rôle de témoin passif me pèse un peu?

Fitzoot claqua la langue et haussa les épaules. Il remplit à nou-

veau son verre.

Il faisait complètement nuit à présent. Et seule la lueur capricieuse du feu nous différenciait de la pénombre.

-Une ambiance digne de vous, Malcom -dis-je-. Puis, profitant de sa disposition à la confiance, je demandai abruptement:- Quels sont vos projets?

Je contemplai mon reflet dans son verre.

-Plan Président -laissa-t-il tomber.

Je pâlis. J'avais entendu parler de ce plan. En bref, cela signifiait la chute de plusieurs gouvernements d'Amérique du Sud. Les détails en étaient si fantastiques qu'ils auraient pu prêter à rire s'il n'avait fallu compter avec ce diable de Malcom Filzoot comme Deus ex Machina. Il y avait quelque chose de définitif dans sa voix... et elle avait sonné, dure comme l'onyx.

Je soupirai.

-Eh bien, j'attendais que nous en arrivions là. Pardonnez-moi, Malcom, mais je ne peux vous le permettre.

Le verre de ses lunettes me renvoya l'inquiétude orange des flammes. -Que voulez-vous dire? -et sa voix contenait très précisément la charge de perplexité que j'avais imaginé qu'elle contiendrait.

-C'est terminé, Malcom -lui dis-je. Il regardait fixement la gueule de mon Magnum 44 spécial, lune noire sur l'horizon de la table.- Je ne suis plus disposé à être un simple... pion. Cinquante agents encerclent la maison.

-Ainsi, vous appartenez à la CIA.

-La CIA s'occupe de choses élémentaires... J'appartiens au WC (World Control, comprenez-moi bien), plus moderne et plus spécialisé.

-Je vois -dit Malcom, le visage caché dans l'ombre-. C'est bien joué, mais n'oubliez pas qu'il est toujours possible de roquer.

Ce fut mon tour de hausser les épaules.

Au petit matin, les jeunes vendeurs de journaux s'égosillaient pour annoncer une édition spéciale.

...Je montrai mon laisser-passer à qui de droit, et bientôt, je me re-

trouvai seul avec Malcom, dans sa cellule.

-J'aurais dû me douter de quelque chose -lui dis-je.

-Cela a eu lieu, n'est-ce pas? -sourit-il.

-Oui, et seul Malcom Fitzoot aurait été capable de jouer un tel coup d'échec... Je n'y comprends rien -avouai-je-; vous n'êtes quand même pas magicien.

Vous étiez bien prisonnier ici, pas vrai? Alors, à moins que vous ne soyez une espèce de sorcier... non!

Il rit. Le premier rire franc de la journée.

-Ne vous occupez donc pas de ce que je suis -dit-il-, mais plutôt de ce que je ne suis pas.

Je restai bouche bée de surprise.

-Ne me dites pas...

Il acquiesça.

-Je n'ai jamais été Malcom Fitzoot... jamais. Depuis plus de vingt-cinq mois, agent 0056, vous avez cherché à gagner l'amitié d'un... homme de paille, disons! Malcom Fitzoot n'a jamais existé... sinon pour vous, à seule fin de vous occuper et de garder les mains libres. Vous comprenez?

-Mais alors, vous... qui êtes-vous? Qu'êtes-vous?

-Le rideau rouge, les trois coups... Talia et Melpomène me comptent au nombre de leurs fils.

-Un acteur!

De nouveau, il hocha affirmativement la tête.

-C'est le moins qu'on puisse dire! -rétorqua-t-il-. Mais une chose reste acquise malgré tout... -il se laissa tomber sur le bas-flanc, son sourire me dansait devant les yeux-. ...les échecs me fascinent.

Il croisa les mains derrière sa nuque.

©, 1976, Carlos Maria Federici (T.: Jean-Pierre Vuylsteke)

LE PROCHAIN VOLUME DANS NOTRE "SERIE POLICIERE":

"LE POLICIER MEXICAIN"

par MARIA ELVIRA BERMUDEZ